

Contre la précarité

Jardins Divers, l'accueil gratuit et inconditionnel

À Lausanne, la Maison des solidarités de l'Église réformée ouvre ses portes trois après-midi par semaine. Au programme, jeux, ateliers et discussions.

Camille Besse Protestinfo

Les premières fleurs des Jardins Divers ornent pour l'heure uniquement les grandes baies vitrées donnant sur l'Avenue de Tivoli à Lausanne. Une réalisation colorée des bénévoles de la nouvelle Maison des solidarités de l'Église évangélique réformée vaudoise (EERV) qui attire l'œil. «Nous aimerions être encore plus visibles: installer des banderoles dehors pour être plus facilement trouvés», détaille Monika Bovier, diacre suffragante. Nous accueillons jusqu'à une vingtaine de personnes par après-midi. Pour le moment, ce sont surtout des populations précarisées, mais nous sommes ouverts à tous les profils.»

Le souhait de l'EERV d'offrir un lieu d'accueil inconditionnel et gratuit s'est concrétisé en ce début d'année, avec la transformation du centre paroissial de Sévelin à Lausanne. Renommés Jardins Divers, les généreux espaces de la maison et du temple sont désormais à disposition de collectifs et d'associations. Monika Bovier et sa collègue Liliane Rudaz y organisent également trois après-midi par semaine des moments d'échanges privilégiés. «Depuis l'ouverture, c'est la course!» s'exclame la diacre, qui assure l'accueil de ce jeudi tout en veillant à la gestion du lieu.

Accueil au poil

Elle peut heureusement compter sur l'aide plus touffue de *Tahiko*, son «chien diacre», qui salue joyeusement chaque nouveau visiteur. «Certains viennent surtout pour le voir», s'amuse sa maîtresse.

Dans la grande salle du rez-dechaussée, confortablement aménagée, Sabrina Coretti sert des thés et cafés. «Je trouve l'idée de cet endroit formidable! Ceux qui en ont besoin bénéficient ainsi d'un vrai lieu de repos», s'enthousiasme-t-elle, avant de confier ne pas avoir beaucoup hésité avant



Lausanne, le 23 mars 2023. L'espace Jardins Divers et son nouvel accueil de jour à Lausanne pour les personnes précaires ou isolées. CELLA FLORIAN

«Nous accueillons jusqu'à une vingtaine de personnes par après-midi. Nous sommes ouverts à tous les profils.»



Monika Bovier, diacre suffragante

de rejoindre la quinzaine de bénévoles qui œuvrent aux Jardins Divers.

Protéiforme, l'espace où elle se tient est partagé avec l'accueil parascolaire de la ville. Ses murs servent également à une exposition photo qui s'étend jusque dans le temple. «Le fait qu'il n'y ait pas de cloison pour séparer l'espace de vie de celui du temple va bien entendu favoriser des discussions ou des réflexions spirituelles, mais toutes les croyances sont respectées. Ici tout le monde est bienvenu», assure Monika Bovier, qui rêverait «pouvoir un jour remplacer les bancs en bois avec des canapés».

Elle prévoit aussi d'ouvrir un espace de coworking sur la galerie où se trouve l'orgue, et d'y instal-

ler un poste d'ordinateur en libre-service.

Gratuit pour tous

Le petit groupe encore clairsemé en ce milieu d'après-midi se réunit autour d'une même table. Parmi eux, Marilou Rytz est venue proposer un atelier d'écriture. Écrivaine, mais aussi assistante sociale, elle prend naturellement part aux discussions. À ses côtés, Pasquale Divoleo. S'il œuvre aussi bénévolement au sein de la maison, il est aujourd'hui venu comme simple visiteur, avec une question en tête: «Comment accompagner un jeune couple de confession mixte, l'un catholique, l'autre protestant, en vue de leur mariage?»

Les discussions sont animées. «C'est cool de pouvoir échanger avec des gens ouverts», relève-t-il, avant de préciser: «Aujourd'hui, c'est calme, mais hier les gens ne voulaient plus partir.»

Tous s'interrompent pour saluer l'arrivée d'Emile Simon, 88 ans. «Pour garder la forme, c'est important de voyager et quand on est seul comme moi, c'est mieux de venir ici plutôt que de jeter des pierres aux poules», s'amuse-t-il. Plus discrète, Romina Monteemaranò est venue sur les conseils d'amis, «pour faire de nouvelles rencontres».

Le temps file. Marilou Rytz demande aux personnes présentes si elles veulent commencer l'ate-

lier. Le succès est mitigé. «Nous avons vraiment fait le choix de ne rien figer dans le béton pour nous adapter aux besoins. Au début, nous avions tout un programme d'animations, désormais on privilégie la souplesse pour rester à l'écoute des envies», explique Monika Bovier.

Fonctionnement collectif

D'ailleurs, certaines personnes passent simplement en coup de vent, juste pour un café, ou pour profiter des aliments à disposition gratuitement dans le frigo de l'entrée. Car l'une des particularités des Jardins Divers est qu'ils se laissent volontiers modeler par leurs visiteurs, à l'instar des nouveaux horaires d'accueil, dès le mois prochain, à la suite de certains échanges: «En plus de son côté spirituel, le fait que la maison ait ce fonctionnement collectif est peut-être aussi ce qui nous distingue des maisons de quartier de la ville», formule encore la diacre.

De son côté, Marilou Rytz n'est pas déçue. Elle reviendra prochainement avec une nouvelle forme d'atelier: «C'était de chouettes rencontres. J'avais préparé quelque chose de très cadré, que je vais pouvoir adapter.» Et peut-être aider ceux qui le demandent à écrire des documents administratifs ou des lettres. L'écrivaine se dit complètement ouverte. C'est la seule règle de la maison.

Beaucoup trop de seniors ne réclament pas leur dû

Prestations complémentaires Selon une étude de Pro Senectute, 15,7% des retraités suisses se privent d'un soutien financier alors qu'ils y ont droit.

En Suisse, pas moins de 230'000 seniors ne toucheraient pas de prestations complémentaires (PC) alors qu'ils y ont mathématiquement droit. C'est la conclusion d'une enquête représentative menée par la Haute école zurichoise des sciences appliquées (ZHAW) en collaboration avec Pro Senectute. Si l'on rapporte ce chiffre à la population éligible à ces aides, il s'agirait de 15,7% des plus de 65 ans (vivant toujours à domicile) qui n'y ont pas recours.

Le phénomène n'est pas nouveau mais il est, pour la première fois, chiffré à l'échelle nationale. Pro Senectute appelle à une prise de conscience généralisée du problème de non-recours. Car la pauvreté des aînés pourrait encore gagner du terrain dans les prochaines années, au regard de «l'évolution démographique et du renchérissement actuel du coût de la vie et des loyers», s'inquiète l'organisation.

Veuves et veufs mal lotis

Socialement comme géographiquement, il existe de grosses disparités. Environ une femme âgée sur cinq ne percevrait pas les PC auxquelles elle a droit, contre un homme âgé sur dix. Quant aux personnes retraitées qui ne disposent pas du passeport rouge à croix blanche, elles sont deux fois plus nombreuses (34%) que leurs homologues suisses (15%) à se trouver dans une situation de non-recours.

Le niveau de formation a lui aussi une forte influence, selon l'étude. Les personnes âgées qui n'ont fréquenté que l'école obligatoire sont presque six fois plus «timides» en demandes PC que celles

qui ont un diplôme du degré tertiaire. Le mariage, en revanche, révèle un effet «protecteur». Seules 11% des personnes mariées ne recourent pas aux PC, contre presque 25% des veuves et veufs.

«Pro Senectute appelle à une prise de conscience généralisée du problème, car la pauvreté des aînés pourrait encore gagner du terrain ces prochaines années.»

Les plus fortes proportions de personnes en situation de non-recours se trouvent dans les communes rurales ou périphériques. Les aînés vaudois sont juste au-dessus de la moyenne nationale avec 16% d'ayants droit qui ne touchent pas leurs PC. Le Tessin s'adjuge le plus haut taux d'inexploitation (31%) alors que les seniors glaronnais affichent le ratio le plus bas: 4,7%.

Sentiment de culpabilité

L'étude du ZHAW identifie quatre grands motifs de non-recours: la méconnaissance, la surcharge administrative, les valeurs personnelles de frugalité ou d'indépendance et, enfin, la honte d'être catalogué comme un «assisté» ou comme une «charge» pour ses concitoyens.

Ce dernier point concernerait particulièrement les personnes étrangères, qui craignent de perdre leur droit de séjour si elles viennent à toucher des PC. Si le manque d'information reste la cause principale des non-recours, 12% des personnes retraitées refusent de toucher les PC de manière volontaire. **TNW**

Calculez si vous êtes éligible!

Les prestations complémentaires à l'AVS ne sont pas une aide sociale, mais un droit au minimum vital garanti par la loi. Elles peuvent également permettre de rembourser certaines factures de santé (quote-part et franchise de la caisse-maladie, frais de dentiste, etc.). Pour être fixé sur votre éligibilité aux PC, Pro Senectute propose un calculateur en ligne (www.prosenectute.ch/fr/services/conseil/pcf) qui vous permet de vous renseigner immédiatement en toute confidentialité. Son verdict est

fourni à titre indicatif. Si la simulation vous indique un droit aux PC, vous pouvez adresser une demande à la Caisse cantonale vaudoise de compensation. En cas de doute, Pro Senectute Vaud répond à vos questions au 021 646 17 21. À noter que seules les personnes dont la fortune nette ne dépasse pas 100'000 francs (ou 200'000 francs pour les couples mariés) ont droit aux PC. À quelques exceptions près, la valeur d'un immeuble qui sert d'habitation à son propriétaire n'est pas prise en considération. **TNW**

Les Vaudois dépensent moins à la Migros

Consommation Le chiffre d'affaires de la coopérative Migros Vaud est en baisse en 2022 par rapport à l'année précédente.

Seuls trois journalistes assistaient, ce lundi 3 avril, à la présentation des résultats de Migros Vaud pour l'année 2022. Dans une immense salle du Palais Beaulieu, le directeur Anton Chatelan avertit d'emblée que la situation n'est pas simple: après une accalmie fin 2022, l'inflation est repartie à la hausse en Suisse, et la guerre en Ukraine bouscule toujours le marché des matières premières et de l'énergie.

Dans ce contexte, le climat de consommation n'a jamais été aussi bas depuis cinquante ans en Suisse. Ce qui explique en partie la baisse du chiffre d'affaires de la coopérative, en recul de 37 millions de francs entre 2021 et 2022, soit plus de 3%. Son bénéfice se rétracte lui aussi mais plus légèrement, grâce à la revente des Écoles Club Migros, du Fitnessparc Malley et du golf de Bougy à des filiales du géant orange. Ce procédé a mécaniquement rapporté de l'argent à la coopérative vaudoise, lui permettant d'atténuer ses pertes en 2022.

Panier moyen à 33 francs Car les faits sont là: dans les supermarchés et hypermarchés,

«Cela ne nous a pas empêchés de continuer à nous développer.»

Anton Chatelan, directeur de Migros

les clients dépensent moins qu'avant avec un panier à 33 francs en moyenne.

Quant aux magasins spécialisés comme Micasa, Melectronics ou SportXX, ils souffrent de la concurrence d'internet et accusent aussi une réduction de leur chiffre d'affaires.

L'attractivité croissante des produits biologiques (+6%) et végétariens (+6% également) n'a pas compensé les pertes sur les autres segments du groupe. Et pour éviter de répercuter toute la hausse des prix dans les rayons, Migros Vaud a rogné sur sa marge globale, en recul de 16 millions en 2022.

«Mais cela ne nous a pas empêchés de continuer à nous développer, et de distribuer 7,7 millions en 2022 pour des projets sociaux et culturels dans le canton», précise son directeur Anton Chatelan. Trois nouveaux points de vente seront ouverts cette année. Migros reste le plus gros distributeur du canton.

Marie Maurisse

PUBLICITÉ

24 heures | Partenaire média

Week
End
Musical
Pully



La 10^e édition du WEMP
aura lieu du 4 au 7 mai 2023
wempully.ch
Entrée libre | Collectes

Sa mission: favoriser les échanges entre Nord et Sud

Nicolas Monnier Directeur du missionariat des Églises réformées, il a beaucoup appris des chrétiens d'Afrique.



Lucas Vuilleumier Protestinfo
Chantal Dervey Photo

Ce n'est pas un homme de théâtre, mais Nicolas Monnier est actuellement en tournée. Le directeur du Département missionnaire (DM) des Églises réformées romandes fait, depuis quelques jours, le tour des synodes, les parlements d'Églises. Le but? Célébrer les 60 ans du département qu'il dirige, et ainsi faire toujours mieux connaître ses actions d'échange et de mission.

Né au Mozambique en 1965, Nicolas Monnier connaît plus que jamais la question mission-

naire. Son père, qui tenait une école d'agronomie, y déménage avec sa mère afin d'intégrer une communauté presbytérienne. «L'expérience, en tant qu'enfant, était unique», se souvient-il, lui qui passe ses dix premières années sur place, où naissent également son frère et sa sœur. «L'intégration était complète. J'allais à l'école avec mes copains mozambicains, je jouais au foot avec eux et je parlais le tsonga, que mes parents parlent encore», relate-t-il.

Travaillant aujourd'hui au service des Églises, Nicolas Monnier raconte toutefois s'être «éloigné de la foi» pendant sa jeunesse. Proche des milieux d'extrême gauche, il est vaguement anarchiste à la fin des années 1980, mais sur-

«Traverser des conflits ou vivre dans la précarité aide à garder l'Évangile au plus près de soi.»

tout critique envers la société de l'époque. Didier Péclard, politologue spécialisé en études africaines et professeur à l'Université de Genève, avec qui Nicolas Monnier fonde la revue «Le Fait missionnaire» en 1995, se souvient toutefois d'une personne «à la croisée des chemins». «Nos intérêts se sont retrouvés sur l'histoire sociale des missions chrétiennes, que nous avons tous deux étudiée», se rappelle-t-il, mettant en avant «la passion et l'honnêteté intellectuelle» de son ami.

Mais Nicolas Monnier est encore à l'université quand il se remet en recherche spirituelle. Il va ainsi vivre ce qu'il appelle une «réconciliation». «Alors que je suis assistant-étudiant en

sciences po, je recommence à me questionner... Je fais quelques retraites dans des monastères et l'évidence me saute aux yeux: il me faut étudier la théologie pour devenir pasteur.»

Après son stage pastoral effectué en 1996 à Renens, il travaille pendant quatre ans pour la paroisse de Curtelles-Lucens. En 2002, il saute le pas, et devient missionnaire à son tour. C'est le retour au Mozambique, où il emmène son épouse, infirmière de formation et aujourd'hui artiste-peintre, ainsi que ses trois jeunes enfants. À l'époque, il est donc un envoyé du DM, dont il prendra la tête en 2015. «Sur place, j'ai à nouveau fait ce constat: traverser des conflits ou vivre dans la précarité aide à garder l'Évangile au plus près de soi. Nous avons tellement à apprendre des chrétiens d'Afrique.»

Un siècle d'échanges

Mais si les Églises du Nord envoient encore régulièrement des pasteurs, des théologiens ou d'autres Romands de diverses professions, ces dernières en reçoivent également en Suisse romande. À chacune de ses visites dans les législatifs ecclésiastiques, Nicolas Monnier s'amuse d'ailleurs à soumettre une colle à son auditoire. «Selon vous, en quelle année un pasteur issu de la mission est-il venu prêcher pour la première fois en Suisse romande?» À Genève ou Fribourg, où il vient de se rendre, il raconte, d'une voix chaude et puissamment amicale, que les estimations ne remontent pas plus loin que les années 1950, ce qui l'amuse... Et pour cause. C'est en 1925 que le pasteur mozambicain Calvin Mapopé - «le bien nommé», relève Nicolas Monnier - monte dans la chaire de la cathédrale de Lausanne pour prêcher.

Assis sous l'encadrement d'une carte de la Mission romande, Nicolas Monnier nous propose de découvrir les réactions suscitées par la visite de ce pasteur noir à Lausanne, il y a près d'une centaine d'années. Il les a réunies dans un document qu'il nous tend en nous mettant toutefois en garde, le sourire en coin cette fois-ci: «N'oublions pas le contexte...» On y lit alors qu'à l'époque, le professeur Gampert, président de la Commission synodale de l'Église libre du canton de Vaud, avait déclaré: «Aurons-nous honte de nous laisser évangéliser par un nègre?» Nicolas Monnier commente aussitôt: «Si le mot nègre choque aujourd'hui, cette parole est progressiste pour l'époque, car les réformés avaient compris l'utilité d'opérer des échanges riches entre Nord et Sud, plutôt qu'une simple évangélisation du Sud par le Nord.»

Paternalisme

Sur ce sujet, qui peut d'ailleurs demeurer sensible, Nicolas Monnier se penche très volontiers. «Le paternalisme qui a pu être présent dans la démarche évangélistique des Suisses qui partent pour l'Afrique a laissé place, depuis de nombreuses années, à une relation d'égalité.» D'ailleurs, afin d'être transparent sur le passé du DM, Nicolas Monnier se réjouit d'avoir rendu ses archives publiques, consultables aux Archives cantonales vaudoises. «Nous venons notamment de terminer de numériser plus de 10'000 photos», note-t-il. «Tous ces supports et documents servent régulièrement à des recherches universitaires. Je viens d'ailleurs de recevoir trois étudiants en sociologie qui s'intéressent à la question de la mission et de son impact sur la vie religieuse lausannoise.»

Parmi ses réussites en tant que directeur, il cite notamment le lancement en 2021, en collaboration avec d'autres institutions, d'une formation en théologie interculturelle, donnée à l'Institut œcuménique de Bossey. Mais aussi l'accueil du Togolais Espoir Adadzi. Ce volontaire, envoyé par la Communauté d'Églises en mission, une organisation partenaire du DM, est pasteur de l'Église évangélique presbytérienne du Togo. Il a été engagé par l'Église protestante de Genève (EPG) en 2017. Espoir Adadzi y travaille notamment aux liens entre les Églises de la CER et celles issues de l'immigration. «Avec tellement de bienveillance, il a tout fait pour que je sois bien accueilli et accompagné dans ma mission. Je peux tout lui dire, mes joies, mes peines... Nicolas Monnier est une figure de l'interculturalité en Église.»

Bio

1965 Naissance au Mozambique, où ses parents sont en mission. **1975** Retour dans le village familial, à Arnex-sur-Orbe. **1990** Prix de faculté pour son mémoire de licence en sciences sociales et politiques. **1995** Prix Paul-Chappuis pour son mémoire de théologie et naissance de Camille. Suivront Aurel, né en 1998, et Margot en 2000. **1996** Début de sa formation pastorale au sein de l'Église évangélique du canton de Vaud (EERV). **2002** Envoyé par le DM au Mozambique, où il s'installe avec sa famille jusqu'en 2008. **2015** Devenu directeur du DM, association mandatée par les Églises de la CER.

Professeure d'éthique à la Faculté de théologie de l'Unige, Sarah Stewart-Kroeker propose une relecture de la foi chrétienne en la Résurrection liée aux enjeux écologiques actuels. Entretien

La promesse de Pâques pour la Création

ANNE-SYLVIE SPRENGER,
PROTESTINFO

Ecologie ► A l'heure de la dévastation environnementale et alors que de nombreux scientifiques alertent sur la disparition de dizaines de milliers d'espèces, un nouveau courant de pensée invite à revisiter le récit pascal dans une «perspective écologique». Une lecture à laquelle nous invite Sarah Stewart-Kroeker, professeure d'éthique à la Faculté de théologie de l'université de Genève, dans l'ouvrage collectif *Scandale ou salut?*, publié ce printemps aux éditions Labor et Fides. En plein milieu de ce que d'aucuns nomment déjà la sixième extinction de masse, l'éthicienne postule ainsi que le Christ se serait non seulement sacrifié pour l'humanité mais pour la Création tout entière. Interview.

La mort et la résurrection du Christ seraient aujourd'hui à relire dans une perspective écologique. Qu'entendez-vous par là?

Selon un nouvel axe de réflexion nommé «l'incarnation profonde», l'incarnation de Jésus ne concerne pas seulement les humains. A sa naissance, le Verbe se fait chair. Le Christ ne rejoint donc pas seulement l'humanité, mais la matérialité de manière large. Par ailleurs, nous savons que tous les corps humains sont également impliqués dans le réseau interdépendant de l'univers, la création tout entière étant inextricablement liée par ses complexes liens écologiques, planétaires, cosmiques.



L'Église romane du XI^e siècle immergée dans le réservoir de Vilanova de Sau en Espagne, visible en surface durant la sécheresse de l'été 2022.

A quelle compréhension de Pâques cette lecture nous invite-t-elle?

A considérer que lorsque le Christ souffre et meurt sur la croix, il sauve la vulnérabilité et la souffrance humaines d'une part, mais également les «blessures» de la Création. Cette conception nous invite aussi à reconnaître la profonde interdépendance de nos réalités créées. La mort de Jésus nous confronte ainsi non seulement aux violences faites aux humains mais également à celles commises à

l'endroit de la création. Les dégâts écologiques sont d'ailleurs le résultat des premières comme des secondes.

Quand sont apparues les prémisses de cette nouvelle interprétation?

D'une certaine manière, elles sont là depuis toujours: les images d'une création souffrante mais aussi d'une création nouvelle à la fin des temps, guérie et restaurée, sont présentes dans les textes bibliques. Dans son Epître aux Romains, l'apôtre

Paul décrit, par exemple, la Création tout entière comme gémissant en attendant sa rédemption. La Création y apparaît donc déjà comme cosouffrante avec les humains.

Personnellement, en quoi ce concept vous semble-t-il pertinent?

Nous sommes aujourd'hui confrontés à la mort d'espèces, d'écosystèmes, de vies humaines et non-humaines à une échelle sans précédent depuis la dernière extinction. Or

la longue tradition théologique dans laquelle nous nous situons a toujours cherché à penser la mort du Christ non seulement comme un acte en soi, mais dans ses conséquences, dans

sa portée de sens analogique – soit comment on peut en saisir le sens deux mille ans plus tard. Si les textes bibliques au cœur de la foi chrétienne ont encore un sens pour nous aujourd'hui, il me semble important d'explorer cette perspective écologique.

Quel retentissement cette interprétation connaît-elle? Est-elle reconnue ou reste-t-elle encore confidentielle?

Cette interprétation est bien connue – et de plus en plus – dans le monde de la théologie anglophone. Ce n'est bien sûr pas sans débat, comme pour tout thème théologique!

Justement, lire la mort et la résurrection du Christ dans une perspective écologique, n'est-ce pas dénaturer le message du salut rapporté par les textes bibliques?

Seulement si on pense qu'il n'y a, derrière ces textes, qu'un sens fixe et défini une fois pour toutes. Dans ce cas, la Bible ne serait plus qu'un artefact et non plus un texte qui s'ouvre aux lecteurs et lectrices qui y cherchent une résonance parlante, une source de réflexion constructive – un texte dont le sens reste encore et toujours ouvert au renouveau. I

DES MENUS DE PÂQUES CONSTERNANTS

Les fêtes de Pâques font nettement augmenter la consommation de poisson, d'œufs et de viande d'agneau en Suisse. «Les détaillants s'en réjouissent sans doute, mais pas la nature, dénonce la WWF Suisse. Car les effets de nos menus de Pâques traditionnels sur l'environnement sont consternants». A Pâques, selon l'ONG, les émissions de CO₂ provoquées par l'importation de viande d'agneau augmentent notablement, la consommation explosant de 50 à 85% en comparaison annuelle. Un sixième de cette viande arrive en Suisse par avion depuis la Nouvelle-Zélande et l'Australie. Et la consommation de poisson atteint un sommet: pour «produire» 100 g de filet de saumon, il faut en guise de nourriture environ 175 g de poissons capturés dans la nature tels que harengs, anchois et sardines, ainsi que 95 g de soja. Selon Mariella Meyer, experte en alimentation au WWF Suisse, «comme souvent, la quantité fait la différence. On peut soigner la tradition de la course aux œufs, mais en se contentant d'un seul œuf par personne le dimanche de Pâques. Une consommation supportable pour la planète serait de deux œufs environ par semaine et par personne.» Et il existe d'autres options, plus durables, observe Isabel Jimenez, experte en produits de la mer au WWF Suisse. «Le bilan écologique des substituts végétaux est meilleur que celui du poisson conventionnel. Il est temps de rompre avec nos habitudes si nous voulons changer la situation.» DOMINIQUE HARTMANN

Se «déloger» de l'anthropomorphisme

Pour Marie Céneç, coordinatrice de la Transition écologique et sociale de l'Eglise évangélique réformée vaudoise (EERV), «tisser des liens entre théologie et écologie est essentiel. La théologie aide à penser la situation inédite que nous vivons, à donner du sens à nos actions, à creuser la question de la dimension spirituelle de la transition. La théologie me semble cruciale pour se saisir de ces questions. Cette interprétation d'une 'incarnation profonde' est très intéressante, car elle nous déloge de notre anthropocentrisme.

Pour ma part, l'événement pascal englobe le tout de la Création. Il y a là un débordement de sens et d'espérance qui va au-delà de l'espèce humaine. La théologie s'enrichit des contextes dans lesquels elle se déploie. Elle est dynamique et se doit de répondre aux enjeux de son temps.»

Responsable du dossier environnement et président de l'Eglise réformée fribourgeoise (EERF) et membre du Conseil de l'Eglise évangélique réformée de Suisse (EERS), Pierre-Philippe Blaser relève qu'en «dévoilant une continuité entre la

tragédie de Vendredi saint et l'extinction de masse ou la dérive climatique, cette interprétation ouvre une nouvelle voie pour la pensée chrétienne. C'est stimulant.» Souvent traitée comme une question éthique, «l'écologie prend ici place au cœur du symbole chrétien. Ces propositions poussent à relire spirituellement les misères de la nature, mais aussi l'œuvre du Christ sous un angle concret. Scruter la beauté, celle de l'amour, jusques et y compris dans les souffrances de la nature, voilà qui est pertinent.» ASR

Le défi d'éduquer ensemble enfants catholiques et protestants

Irlande du Nord ► «Il y a de la place pour apprendre ensemble en s'amusant», chantent les bambins dans l'une des rares écoles maternelles à accueillir enfants protestants et catholiques en Irlande du Nord, avec le projet de créer un pont entre les deux communautés.

Il y a vingt-cinq ans, l'accord du Vendredi Saint mettait fin à trois décennies de violences communautaires ayant fait 3500 morts en Irlande du Nord. Il mettait l'accent sur l'importance d'une «culture de la tolérance à tous les niveaux de la société», qui devait passer par la mixité dans l'enseignement. Mais beaucoup de protestants et catholiques continuent de vivre séparément, dès leur plus jeune

âge. Pendant l'année scolaire 2022/23, seulement 27 000 élèves sur un total d'environ 356 000, soit moins de 8%, étudient dans des écoles «intégrées» ou mixtes, mélangeant les deux communautés. La maternelle Bangor Integrated Nursery School est l'un de ces rares établissements.

En 2019, «nous avons organisé un vote parmi les parents» et «97% ont dit qu'ils soutiendraient la transformation», raconte à l'AFP la directrice de cette maternelle, Pamela Algie. L'école, qui était majoritairement protestante, a obtenu son nouveau statut après un long examen par le Ministère de l'éducation. Désormais, chaque classe doit compter 40% d'enfants catholiques, 40% de protes-

tants et 20% d'enfants d'autres origines, explique Pamela Algie.

La première école mixte a ouvert en 1981, en pleine période des *Troubles*. Il a fallu attendre 2022 pour que le parlement d'Irlande du Nord adopte une législation encourageant davantage d'écoles publiques – dont les élèves sont majoritairement protestants – et d'écoles sous contrats – principalement catholiques – à s'engager sur la voie de la mixité. Les deux acceptent les élèves d'autres communautés, mais en réalité, rares sont ceux qui franchissent le pas. De plus, les programmes dans ces écoles ne se penchent pas réellement sur la question de la différence. Alors

qu'à Bangor Integrated, «nous parlons de diversité, d'égalité, de respect et d'inclusion», explique Pamela Algie. «Et nous n'hésitons pas à aborder des sujets difficiles, comme les questions raciales et la religion», ajoute-t-elle, même si ses élèves ont seulement entre trois et quatre ans. Dans les écoles qui ne sont pas mixtes, «tout tourne autour des études, des bonnes notes, mais rien n'est fait pour préparer les élèves au monde extérieur, pour leur enseigner l'histoire de l'Irlande du Nord», déplore Lorraine Clayton, qui a travaillé dans ce système avant d'enseigner au Priory Integrated College à Hollywood.

Pour permettre à un plus grand nombre d'élèves d'interagir, l'éducation

partagée a été créée en 2007. Dans ce système, deux ou trois écoles s'associent et permettent de passer de l'une à l'autre, par exemple si l'une propose une langue ou un sport que l'autre n'a pas.

En 2018, cela concernait environ 60 000 élèves, mais le gouvernement veut atteindre 80% des écoles dans les prochaines années, ajoute Danielle Blaylock de la Queen's University à Belfast. A la différence du système mixte, «l'éducation partagée permet aux écoles et aux élèves de garder leur identité quand ils interagissent», souligne l'experte. Selon elle, privilégier cette voie permettrait de toucher plus de familles, en particulier celles réticentes à la mixité. ANNA CUENCA/AFP

Lucas Vuilleumier (Protestinfo)

Universellement connue, la croix des chrétiens, sur laquelle Jésus a été exécuté il y a plus de deux mille ans, n'en finit plus de fasciner les artistes.

S'attachant personnellement à des croix ou crucifiant des objets, notamment de consommation, pop stars ou artistes visuels profiteraient ainsi de «détourner un symbole resté très fort dans l'imaginaire collectif, que chacun identifie qu'il soit croyant ou non», explique Isabelle Saint-Martin, directrice d'études en sciences religieuses à l'École pratique des hautes études de Paris (EPHE).

Pour Nathalie Dietschy, professeure assistante d'histoire de l'art à l'Université de Lausanne, la croix serait même «le meilleur motif pour véhiculer des messages», la recherche d'un «effet transgressif» n'étant d'ailleurs pas toujours liée à «une volonté d'offenser» de manière blasphématoire ou anticléricale.

«Madonna en est un excellent exemple», pose Isabelle Saint-Martin. La chanteuse s'est en effet crucifiée en 2006 lors de son «Confessions tour». Philippe Kaenel, professeur d'histoire de l'art contemporain à l'Université de Lausanne, note que l'artiste «a toujours revendiqué une position catholique», déjà avec son nom de scène, et «manifesté autant l'envie de transgresser que celle d'affirmer sa propre croyance». Une démarche qui, selon Isabelle Saint-Martin, est même «assez loin de l'irrévérence», puisque «des versets de l'Évangile de Mathieu défilaient sur des écrans LED pendant ce concert. Madonna utilisait plutôt ici le symbole ultime qu'est la croix pour héroïser sa propre figure.»

Des caricatures à l'autoportrait

Pour autant, «l'utilisation détournée du motif de la croix christique, au XIX^e siècle, apparaît d'abord et avant tout dans des caricatures, au moment de la séparation entre l'Église et l'État français de 1905, qui impose la laïcité», expose Philippe Kaenel. «La crucifixion est alors systématiquement parodiée dans un fort anticléricalisme qui, en France, est toujours très actif, notamment chez «Charlie Hebdo». Si à l'époque, l'idée est premièrement de «revendiquer une indépendance d'esprit par rapport à un ordre patriarcal établi et imposé par l'Église», comme le rappelle Isabelle Saint-Martin, les artistes vont parallèlement «s'approprier le motif du crucifié, en humanisant sa figure jusqu'à réaliser des autoportraits en croix». Une évolution qui imite celle opérée dans l'art religieux lui-même, qui au cours du Moyen Âge, a «progressivement remplacé la figure d'un Christ glorieux triomphant sur la mort par celui d'un corps douloureux, exprimant ainsi de la souffrance humaine».

«En exploitant la crucifixion, les artistes veulent parfois moins choquer que revendiquer», analyse encore Philippe Kaenel. «Le Christ, notamment dans la photographie contemporaine, est devenu une sorte d'alter ego ou de porte-parole», ajoute Nathalie Dietschy, qui cite notamment l'artiste afro-américaine Renée Cox. Cette dernière, en représentant en 1994 un homme noir crucifié, aurait ainsi «profité de la position du Christ et de ses bras ouverts, en signe d'accueil, comme motif d'inclusivité et de geste engagé».

D'autres causes y passent, notamment avec l'art urbain du britannique Banksy, qui a représenté un Christ tenant des sacs de shopping en 2004, ou la crucifixion d'une canette de Coca-Cola par l'artiste belge Régis Gomez en 2022. «Ces œuvres dénoncent la réduction de l'espérance chrétienne au seul matérialisme», analyse Isabelle Saint-Martin, pour qui «la crucifixion est devenue le symbole de toutes les causes injustement négligées et de toutes les négociations politiques». Et de citer encore une œuvre datant de 1965, La civilisation occidentale et chrétienne, de l'artiste protestataire argentin León Ferrari, qui représente le Christ cloué sur un avion de chasse de l'US Air Force, aux ailes armées de bombes. «Il s'agit-

La crucifixion de Madonna à Coca-Cola

L'aura du Christ mourant sur la croix dépasse la seule commémoration pascale. Le motif a essaimé dans la pop culture ou l'art contemporain



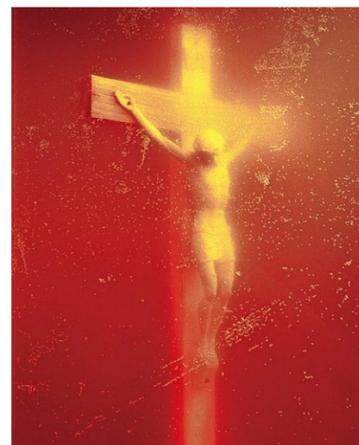
Madonna lors de son «Confessions tour» en 2006: pas la dernière à capter le potentiel publicitaire de la croix – pour vendre des billets de concert aussi. GETTY IMAGES/ DAVE HOGAN



León Ferrari, «La Civilización Occidental y Cristiana». AFP



Régis Gomez, «Crucifixion». RÉGIS GOMEZ



Le «Piss Christ» de tous les scandales, signé Andres Serrano. AFP

sait alors de condamner les frappes américaines au Vietnam.»

Les messages véhiculés sont-ils pour autant toujours compréhensibles? Pour Philippe Kaenel, «le contexte compte parfois plus que le discours de l'artiste sur son travail», qui peut «fluctuer ou ne plus être écouté» en cas de mauvaise réception d'une œuvre. Il en veut pour preuve le Piss Christ (1987) du photographe américain Andres Serrano, «l'œuvre la plus vandalisée au monde», représentant un chapelet plongé dans de l'urine et du sang. «Une façon de parler de l'humanité et de la souffrance du Christ», exprime le spécialiste. «Saccagée par des jeunes catholiques traditionalistes à Avignon en 2011, l'œuvre n'avait généré aucun remous quand elle a été exposée à Beaubourg en 2008», note Isabelle Saint-Martin, qui précise l'intérêt de montrer la photo controversée avec toute la série dont elle fait partie. «C'est le danger de ce genre d'images, qui, avec les réseaux sociaux notamment, peuvent être vues par n'importe qui et hors contexte, comme l'ont été certaines caricatures de Mahomet.»

«Scandale ou Salut?»

Sous la direction de Simon Butticzaz et Frédéric Amsler
Éd. Labor et Fides

Histoire

En quoi la mort sur la croix était déjà un scandale?

La crucifixion du Christ n'a pas attendu ces détournements plus ou moins provocants pour indigner l'opinion publique. L'ouvrage collectif «Scandale ou Salut?» paru en février sous la direction des théologiens lausannois Simon Butticzaz et Frédéric Amsler, retrace largement les interrogations suscitées par cette mise en croix. «Prêcher un homme crucifié, en affirmant qu'il était Fils de Dieu, était tout simplement impensable dans l'Antiquité», exprime le bibliste réformé et historien Daniel Marguerat. «Qui, au I^{er} siècle, irait chercher Dieu sur une croix?»

La mort par crucifixion «est comprise comme l'ultime humiliation», précise le théologien genevois Andreas Dettwiler. «Dans les textes juridiques de l'époque, celle-ci compte parmi les peines les plus sévères que sont le bûcher, la décapitation et la condamnation aux bêtes. La crucifixion était presque toujours la pire de toutes, qualifiée de summum supplicium, peine maximale.» Daniel Marguerat détaille encore: «Le plus important à relever aux yeux de l'historien, est que ce châtement signifie l'exclusion sociale de la victime, son rejet de la société. Elle n'est plus rien socialement, tous ses droits - même celui d'une mort digne - lui ayant été retirés.» «En son temps déjà, l'apôtre Paul ne faisait aucun mystère du «scandale» (skandalon), déclenché par cette mort», soulignent, dans leur introduction, Simon Butticzaz et Frédéric Amsler - littéralement «un piège», «une pierre d'achoppement». En effet, alors que les Grecs ne juraient que par la sagesse et que les Juifs guettaient la venue d'un Dieu fort, cette crucifixion sonne comme une absurdité, une «folie» pour reprendre le terme de l'apôtre. Pour autant, loin de se laisser tenter par une «forme de "cancel culture" avant l'heure», formulent les directeurs d'ouvrage, les premiers croyants ont assumé le paradoxe et se sont efforcés d'en capter le sens. «Il fallait l'audace de l'apôtre Paul pour faire de la croix un slogan religieux», formule Daniel Marguerat, notant que celui-ci est «le premier à penser la foi chrétienne non à partir de la vie de Jésus, mais à partir de sa mort».

Anne-Sylvie Sprenger
Protestinfo

Série documentaire sur Arte

«L'amalgame choquant» d'un prof de l'UNIL dénoncé en France

La faïtière protestante française estime que le film coécrit par un sociologue des religions de l'UNIL associe tous les milieux évangéliques à des dérives extrémistes.

Lucas Vuilleumier Protestinfo

Le documentaire «Les évangéliques à la conquête du monde», coécrit par le sociologue des religions Philippe Gonzalez, de l'Université de Lausanne, emprunte-t-il des raccourcis malheureux? C'est ce qu'avance la Fédération protestante de France (FPF). Ce film en trois volets retrace l'expansion politique de la mouvance chrétienne fondamentaliste aux États-Unis, ayant largement soutenu l'élection de Donald Trump et le retour en arrière sur l'avortement. Le chercheur vaudois en est la caution scientifique.

Dès sa diffusion, début avril, sur Arte, la faïtière française - qui représente toutes les sensibilités protestantes (réformés, luthériens, évangéliques, etc.) - a réagi en dénonçant «un parti pris éditorial, qui crée un amalgame choquant entre l'évangélisme américain nationaliste et les évangéliques français», qui refusent d'être «associés à ces dérives».

En cause? Des raccourcis que Christian Krieger, président de la FPF, détaille volontiers. Comme cette séquence où une église évangélique française est montrée au moyen d'un extrait de la visite de la journaliste Christine Kelly. La voix off rappelle alors sa collaboration avec le polémiste d'extrême droite Eric Zemmour. Une autre séquence montre l'animateur parlementaire évangélique Thierry Le Gall avec le sénateur antiavortement Bernard Fournier, s'accordant sur le fait que «certains courants politiques» tenteraient de détruire l'héritage culturel chrétien. «Des juxtapositions malhonnêtes», selon Christian Krieger.

Contacté, Philippe Gonzalez refuse toutefois toute volonté d'amalgame, «les différences de discours entre évangéliques» étant à ses yeux «bien représen-



«Les évangéliques à la conquête du monde» explore la mouvance chrétienne fondamentaliste. DR

«Les différences de discours entre évangéliques sont bien représentées à l'écran, grâce à un panel équilibré d'interlocuteurs.»



Philippe Gonzalez, sociologue des religions Université de Lausanne

tées à l'écran, grâce à un panel équilibré d'interlocuteurs». Quant à la séquence filmée à l'Assemblée nationale, «celle-ci visait simplement à démontrer la porosité réelle entre évangéliques et catholiques», indique-t-il.

Peu politisés

Dans son communiqué, la FPF expose avoir suggéré à Arte de modifier le titre du documentaire par «des évangéliques» pour faire place à plus de nuances - une demande restée lettre morte. Pour Jean-Baptiste Lipp, président de la Conférence des Églises réformées romandes, «mettre tous les évangéliques sous la même dénomination est effectivement un abus, le protestantisme tout entier étant une nébuleuse».

D'ailleurs, «les évangéliques européens, comme le reste de la population, votent avant tout en fonction de leur appartenance sociolinguistique et géographique», relève Olivier Favre, pasteur évangélique à Neuchâtel et ancien collaborateur à l'Observatoire des religions en Suisse de l'UNIL. Rien qu'en Suisse romande, les évangéliques voteraient donc «différemment selon qu'ils habitent à Genève ou à

Berne, et pas systématiquement pour les extrêmes».

Même constat chez Jean-Christophe Emery, directeur de Cèdres Formation, organe de formation théologique de l'Église évangélique réformée du canton de Vaud (EERV): «Si en Europe le degré de politisation peut varier entre les différents courants, celui-ci reste en général assez faible.» Il se garde toutefois de «faire de l'angélisme. Certains discours évangéliques, nourris par la doctrine religieuse, ont parfois une portée politique, notamment sur les questions éthiques.»

Confusion fréquente

Christophe Monnot, sociologue des protestantismes à l'Université de Strasbourg, pointe que «si beaucoup d'évangéliques se sont élevés contre Trump ou Bolsonaro, ça n'empêche pas l'amalgame entre évangélisme et extrême droite». «Cette confusion est similaire à celle qui peut être faite entre musulmans et islamistes», selon Olivier Favre. Une défiance qui aurait même «tendance à s'institutionnaliser».

Sur son blog, le pasteur genevois Philippe Golaz évoque des

«réactions triomphalistes émanant des milieux réformés» face à ce film. «Certes, nous sommes en perte de vitesse, alors que les évangéliques semblent mieux tirer leur épingle du jeu. Mais ça (ndlr: le film) ne doit pas nourrir en nous un sentiment de supériorité», écrit-il.

Méfiance envers le monde académique

Pour le pasteur Jean-Baptiste Lipp, l'Université serait, elle aussi, partiellement responsable de cette stigmatisation: «Il existe une méfiance généralisée envers les évangéliques de la part de certains universitaires, qui postulent que leur théologie n'est pas critique et se présente comme détentrice d'une vérité.»

Le sociologue Christophe Monnot croit cependant à la neutralité des universitaires face à ce «sujet sensible». Pour autant, admet-il, «l'étude d'une frange particulièrement active au sein d'un mouvement religieux peut donner l'impression qu'on le réduit à ses marges. Or la majorité des évangéliques n'a pas de comportements problématiques ni d'inclinations extrémistes.»

Halte aux déchets dans les grilles d'eau claire!

Lausanne

Le Service de l'eau de la Ville de Lausanne a lancé mercredi une campagne de sensibilisation visant à éviter que les débris ne finissent dans les rivières communales et le Léman.

«Le lac commence ici. Ne rien jeter dans les grilles», tel est le titre de la campagne d'affichage visant à éviter de jeter dans la rue des déchets urbains (mégots, papiers, canettes, emballages plastiques,...). Cette fâcheuse habitude provoque un amoncellement de déchets dans les grilles d'eaux claires des rues lausannoises, relève le Service des eaux dans un communiqué.

«Contrairement aux idées reçues, ces grilles ne sont pas toutes systématiquement connectées à la station d'épuration de Vidy.»

Contrairement aux idées reçues, ces grilles ne sont pas toutes systématiquement connectées à la station d'épuration de Vidy. Ces déchets risquent de finir dans le lac, provoquant des pollutions qui pourraient facilement être évitées.

Enfoncer le clou

La Ville a également fait placer des clous en laiton sur certaines grilles d'eaux claires dans les rues du centre-ville, clous qui reprennent le slogan de la campagne. L'objectif est de rappeler que conserver l'espace urbain propre contribue à garder le lac propre également.

Le Léman est la principale ressource en eau de l'agglomération lausannoise, tant pour les loisirs et l'agrément que pour la production d'eau potable. En effet, environ deux tiers de l'eau potable des vingt communes alimentées par le Service de l'eau proviennent du lac, rappelle la Ville.

Il est primordial de le préserver et d'éviter toute pollution. La population est appelée à préserver la propreté de l'eau et, par extension, les milieux naturels qui l'entourent. **ATS**

Ancien municipal et syndicaliste, Patrick Gander n'est plus

Carnet noir à Valbroye
Engagé depuis des lustres en faveur de la communauté, Patrick Gander a été fauché par la maladie à 63 ans.

«Il est resté combatif jusqu'au dernier moment. Même quand il a dû entrer à l'hôpital le Vendredi-Saint, il pensait ressortir. Mais les derniers jours, il nous disait quand même qu'il en avait ras la casquette.» Épouse de Patrick Gander, Myriam peine encore à parler au passé de son mari, emporté par la maladie à seulement 63 ans. Un temps secrétaire syndical chez Unia, l'ancien municipi-

pal de Granges-près-Marnand et Valbroye laisse aussi deux fils, leurs conjointes et deux petits-enfants dans la peine, après huit ans de lutte.

Bon camarade

Après un apprentissage de forestier-bûcheron, il a travaillé dans sa profession, mais aussi comme chef d'équipe dans une entreprise de construction locale, puis comme installateur sanitaire, avant de devenir syndicaliste dans le Nord vaudois. Engagé pour le bien de la communauté, l'homme avait accédé à la Municipalité dès 2002. À la fusion de Valbroye, il poursuivra son mandat jusqu'en 2021, avant de se retirer en raison de sa maladie.



Patrick Gander (ici en 2006) a été municipal de 2002 à 2021. PATRICK MARTIN

«Patrick était un municipal exemplaire. Il amenait d'autres idées autour de la table et ne revenait jamais dessus, même si elles n'avaient pas passé la rampe.»

Guy Delpedro, syndic de Valbroye de 2011 à 2021

«Patrick était un municipal exemplaire. Il amenait d'autres idées autour de la table et ne revenait jamais dessus, même si elles n'avaient pas passé la rampe. Bon camarade, il participait à tous les sujets, y compris ceux qui ne concernaient pas son dicastère», se souvient avec émotion Guy Delpedro, premier syndic de Valbroye.

Par ses mandats, le socialiste s'est battu pour l'EMS local au sein de la Fondation Le Pérou et a été le premier président du SDIS Broye-Vully. Il a aussi amorcé la fusion du groupement scolaire de Granges et environs (Asiege) avec celui de Payerne et environs (Asipe). Patrick Gander s'est encore impliqué à maintes reprises dans la vie des sociétés locales. **Sébastien Galliker**

PUBLICITÉ

ARTEAL
expertise & auctions

Vente aux enchères véhicules

22 avril 2023
Beau-Rivage Palace
sur site et online

Mercedes - Porsche - MG
Bentley - RR - Austin Healey
Renault - Peugeot - Volvo
Ferrari - Lancia - Stanguellini

+41 79 378 11 29
www.artéal.ch

Foi

«Le miracle touche aux limites de la représentation»

Dédié aux questions religieuses, le festival genevois «Il est une foi» consacre sa 8e édition à la thématique des miracles au cinéma. Entrée en matière avec le critique français Timothée Gérardin, auteur d'un essai sur le sujet

Anne-Sylvie Sprenger, Protestinfo



Dans «L'Apparition» (2018), Vincent Lindon incarne un journaliste dépêché dans un village du sud de la France où la jeune Anna, 18 ans, aurait aperçu la Vierge. (Praesens Film)

Irruption du merveilleux dans le réel, le miracle invite à percevoir l'invisible au cœur du monde visible. Pas étonnant dès lors que cette thématique ait inspiré nombre de réalisateurs, de tous les genres et de toutes les époques, depuis les débuts du 7e art.

La thématique se retrouve aujourd'hui au cœur de la nouvelle édition du festival genevois *Il est une foi*, le rendez-vous cinématographique de l'Église catholique romaine qui se tiendra aux Cinémas du Grütli du 3 au 7 mai. Rencontre avec l'un des intervenants, le critique français Timothée Gérardin, auteur de l'ouvrage *Cinémiracles, l'émerveillement religieux à l'écran* (Playlist Society).

Qu'est-ce qui vous a mené à vous intéresser à la question du miracle dans le 7e art?
J'ai toujours été intéressé par le rapport entre cinéma et croyance religieuse. Du point de vue

théorique, ce lien est évident, si l'on observe tous les rituels liés à la salle de cinéma et le rapport de croyance qu'ils impliquent quant à ce qui se passe à l'écran. Mais c'est aussi un lien historique: à sa naissance, le cinéma s'adresse à des populations encore très croyantes, et les paroisses ont joué un rôle dans son développement. Le miracle reliait les enjeux de la foi aux possibilités de la représentation cinématographique.

Qu'entendez-vous d'ailleurs par le terme «miracle», en comparaison avec les notions de surnaturel ou de fantastique?
Le surnaturel est un ingrédient fréquent, voire indispensable du miraculeux, mais ne suffit pas à le caractériser. Le miracle est une rupture dans un ordre des choses admis, propre à provoquer la surprise ou l'émerveillement, et que seul un contexte religieux permet d'interpréter. La différence avec le fantastique se

situe par ailleurs dans le cadre réaliste, préalable nécessaire au bouleversement apporté par le miracle.

Comment comprenez-vous l'attrait des réalisateurs pour ce motif?

Le miracle est intéressant pour les réalisateurs car il touche aux limites de la représentation. Mettre en scène un miracle oblige à réfléchir à la jonction entre le visible et l'invisible, et c'est en cela un défi pour les cinéastes. On voit d'ailleurs que leur stratégie diffère d'un film à l'autre: il peut être représenté très franchement, suggéré, ou rester dans l'ombre. Dans un film comme *Le Chant de Bernadette* (1943), de Henri King, la manière dont Bernadette Soubirous rapporte son apparition prend plus de place que l'apparition elle-même. Ces décisions de mise en scène témoignent d'une vision du monde. Dans le genre comique, Jean-Pierre Mocky démonte les ressorts du miracle dans *Le Miraculé* (1987), quand Pavel Lounguine en fait, dans *L'Île*, un jalon de la quête spirituelle de son personnage. Je pense aussi que les réalisateurs s'intéressent au miracle car il touche à quelque chose d'intime chez le spectateur.

D'une manière générale, quel rôle les miracles endossent-ils au cinéma?

Le miracle a bien souvent été enrôlé dans l'attrait des promesses hollywoodiennes. Pour l'industrie, le miracle est synonyme de grand spectacle, de jamais vu. C'est la preuve que le cinéma seul peut se confronter à l'irreprésentable. Cinémiracle est d'ailleurs le nom d'un format de projection concurrent du Cinéma dans les années 1950: le miracle est dans le médium même! On est bien loin des récits de l'Ancien et du Nouveau Testament. Pourtant, il y a bien des films où le miracle endosse au cinéma des fonctions proches de ce qu'on trouve dans la Bible: le miracle peut être un signe, une grâce pour lutter contre le mal et la souffrance, une manière pour des personnages d'ouvrir les yeux ou le marqueur d'une espérance.

Avez-vous pu constater des différences notables entre les films utilisant ce motif dans un contexte catholique ou protestant?

Oui tout à fait, que ce soit dans les modes de représentation ou dans la spiritualité dont ils témoignent. Les protestants ont un rapport plus critique par rapport à l'imagerie associée aux miracles, et par rapport à leur possibilité même. C'est le thème de plusieurs films d'Ingmar Bergman, comme *Les Communiquants* (1963): la présence du Christ dans le monde peut-elle être visible, et donc glorieuse? Dans *Ordet* (1955), le réalisateur danois Carl Theodor Dreyer pose également la question de la possibilité du miracle. Mais la retenue et le mysticisme du film sont à mille lieues des *Dix Commandements* de Cecil B. DeMille, sorti un an plus tard, qui assume jusqu'au kitsch la représentation d'un émerveillement religieux. Le premier est protestant, le second tend vers une vision des choses plus catholique, misant énormément sur le pouvoir des images.

Selon votre recherche, les miracles interviennent au cinéma bien au-delà des films à caractère biblique ou strictement religieux. Comment l'expliquez-vous?

Le propre du miracle est de redessiner les limites entre le sacré et le profane: c'est une intrusion du divin hors de ce qui était jusqu'alors considéré comme sacré. Il est donc logique qu'il puisse apparaître dans des genres de films qui ne s'y prêtent pas au premier abord.

«Mettre en scène un miracle oblige à réfléchir à la jonction entre le visible et l'invisible. En cela, c'est un défi pour les cinéastes»

C'est le cas de *L'Apparition* (2017), de Xavier Giannoli, qui met en scène un journaliste agnostique, joué par Vincent Lindon, ébranlé par un épisode miraculeux sur lequel on lui a demandé d'enquêter. Plus largement, le miracle est présent dans la culture populaire, au même titre que d'autres éléments du christianisme, plus ou moins vidés de leur substance.

Y a-t-il toutefois une signification spirituelle à y rechercher?

En effet, on peut se demander quelle signification spirituelle ont les gesticulations du Jim Carrey de *Bruce tout-puissant*, ou les effets horribles de *Conjuring*. En y regardant de plus près, néanmoins, on s'aperçoit que ces réappropriations du merveilleux chrétien trahissent quelque chose du miracle: dans le cas de la comédie, le prodige est souvent le fait de personnages portant des habits plus grands qu'eux, agissant au nom d'une force qui les dépasse. Même déplacé ou transformé par l'air du temps, le motif du miracle a encore des choses à dire.

«Le cinéma lui-même est une affaire de croyance», écrivez-vous. Qu'est-ce qui relie à vos yeux l'expérience du spectateur à celle d'un croyant?

Au-delà de la fonction sociale de la salle de cinéma, il y a ce pacte de croyance qui fait que, le temps d'un film, le spectateur accepte d'accorder du crédit à ce qui se passe à l'écran. Le critique André Bazin a bien montré qu'avant même de porter un jugement esthétique, le spectateur est saisi par ce qu'il voit, soit une reproduction objective de la réalité. Ce dialogue entre l'absence du monde et sa présence à l'écran a quelque chose de miraculeux, qui peut être rapproché de l'expérience religieuse. Le spectateur cherche l'empreinte de la réalité à l'écran comme le croyant cherche des traces du divin dans le monde. ■

Festival «Il est une foi», Cinémas du Grütli, du 3 au 7 mai.

PUBLICITÉ

100 ans DOBIASCHOFSKY

VENTES AUX ENCHÈRES
du 10 au 13 mai 2023

TABLEAUX DE MAÎTRES · ESTAMPES · AFFICHES
ANTIQUITÉS · SCULPTURES · BIJOUX · VIN

Exposition: du 28 avril au 7 mai 2023 · 10 - 19 h
Catalogue en ligne: www.dobiaschofsky.com

Monbijoustrasse 30/32 Tel. 031 560 10 60 www.dobiaschofsky.com
CH-3011 Bern Fax 031 560 10 70 info@dobiaschofsky.com

LAVAUX CLASSIC 13-25 JUIN 2023
20^E ÉDITION

Grigory Sokolov
François Salque, Audrey Vigoureux et
Vincent Peirani
Vassilena Serafimova et
Thomas Enhco
Vision String Quartet
Kevin Chen

LAVAUXCLASSIC.CH

De l'Art & des Jeux
dimanche, on joue à l'Ariana! Que la partie commence...

dimanche 30 avril
événement gratuit
13h - 17h
musee-ariana.ch

musee ariana
avenue de la paix, 10
genève

A Neuchâtel, les Eglises sortent du bois sur la contribution ecclésiastique

FISCALITÉ Alors que dans le canton, la participation est au bon vouloir des contribuables, seulement 25% des personnes inscrites choisissent de donner leur part. Les Eglises veulent aujourd'hui mieux communiquer

ANNE-SYLVIE SPRENGER, PROTESTINFO

Les trois Eglises du canton de Neuchâtel (réformée, catholique romaine et catholique chrétienne) ne veulent plus travailler dans l'ombre. C'est en substance le message qu'elles ont choisi d'adresser aux contribuables en ce mois d'avril, par le biais d'un flyer directement annexé à leur déclaration d'impôts. Une initiative qui prend place dans une vaste opération de communication commune.

L'écoute pour tous

«Le travail social et spirituel de nos trois Eglises est souvent méconnu de la population», formule Nassouh Toutoungi, curé de l'Eglise catholique chrétienne (ECC). Et d'ajouter: «Il faut le dire, nous nous sommes faits discrets ces dernières années.» La campagne, inaugurée ce mois et qui se poursuivra jusqu'en 2025, a donc précisément pour but de faire connaître au grand public les actions de ces

institutions en faveur de la population neuchâteloise.

L'enjeu est évidemment financier – mais pas seulement. Car avec le slogan «Contribuer c'est juste», les Eglises neuchâteloises veulent surtout sensibiliser aux enjeux qui se cachent derrière ce qui apparaît souvent comme une facture de plus. «Ce n'est pas simplement utile ou sympathique de payer sa contribution ecclésiastique, c'est aussi juste», exprime Yves Bourquin, président du Conseil synodal (exécutif) de l'Eglise réformée évangélique du canton de Neuchâtel (EREN).

«Certaines personnes ne pensent pas à cocher la case ad hoc dans leurs documents fiscaux, d'autres sont même encouragées à ne pas le faire par leur fiduciaire»

EMMANUEL RAFFNER, PRÉSIDENT DE LA FÉDÉRATION CATHOLIQUE ROMAINE

«Les Eglises se battent pour la justice sociale, ici et ailleurs dans le monde, pour que personne ne soit laissé-pour-compte», poursuit-il. Et de rappeler leur service d'écoute pour tous, notamment auprès des plus fragilisés: dans les hôpitaux, les EMS, les prisons, les lieux d'accueil de rue, auprès des personnes en détresse psychique et physique.

«L'Eglise se rend présente là où d'autres ne vont pas», résume le représentant protestant.

Des services destinés à toute la population, indépendamment des origines ou convictions religieuses, et que les Eglises veulent pouvoir continuer à offrir gratuitement, tout comme les baptêmes, les mariages et les services funéraires.

En 2022, dans le canton de Neuchâtel, sur les 33 952 personnes physiques inscrites au service fiscal comme appartenant à une de ces

trois Eglises, «seul un quart (8759) ont payé tout ou partie de leur contribution ecclésiastique», renseigne Emmanuel Raffner, président de la Fédération catholique romaine (FCR). De plus, d'après lui, la proportion de personnes affiliées de près ou de loin à ces Eglises serait trois à quatre fois

supérieure au nombre de personnes inscrites (environ 120 000).

La raison d'un tel décalage? «Certaines personnes ne pensent simplement pas à cocher la case ad hoc dans leurs documents fiscaux, d'autres sont même encouragées à ne pas le faire par leur fiduciaire, qui y voit une possibilité d'économies», avance le président de la FCR. La majorité des personnes qui choisissent de payer (8200) le font en contribuant à hauteur de 11% d'impôts supplémentaires (l'option proposée par défaut), mais tout un chacun est libre d'adapter cette participation selon sa volonté ou ses possibilités. Avec cette campagne, les trois Eglises proposent même un code QR permettant de faire un don unique à l'Eglise de sa confession ou pour les personnes qui souhaiteraient faire des dons liés à des projets spécifiques.

En 2022, les Eglises neuchâteloises reconnues ont perçu 4,3 millions de francs de la part des particuliers contre 1,1 million en provenance des entreprises (personnes morales), des chiffres en constante diminution. L'enjeu de la contribution des particuliers est réel: l'EREN, qui a pu nous communiquer ses chiffres, est par exemple passée de 5,2 millions en 2012 à 3,4 millions en 2002 pour les personnes physiques. ■

EN BREF

Des Yéniches suisses s'installent à Vouvry

Des gens du voyage se sont installés sans autorisation jeudi soir sur la place des fêtes à Vouvry (VS). Alertée par des tiers de la présence d'une cinquantaine de véhicules, la police s'est rendue sur place et soutient depuis les autorités communales pour que les membres de la communauté quittent les lieux. «En Valais nous avons une ligne claire et ne tolérons pas d'être mis devant le fait accompli d'une installation sauvage», poursuit Steve Léger, porte-parole de la police cantonale. ATS

Diminution prévue des abris antiatomiques privés

Le nombre de petits abris antiatomiques dont la capacité ne dépasse pas sept places doit être progressivement réduit. La population concernée est appelée à se rendre si nécessaire dans les abris publics, que les communes continueront de construire. L'Office fédéral de la protection de la population (OFPP) a confirmé vendredi à l'agence de presse Keystone-ATS l'information de la radio alémanique SRF se basant sur un rapport de l'office non encore publié. Une des raisons de la réduction du nombre de ces petits abris est la baisse de performance de leurs installations de filtrage qui ont en moyenne 40 ans. En outre, exploiter des petits abris dans toute la Suisse n'est «pas rentable», relève l'OFPP. ATS

PUBLICITÉ

Innovation dans la construction

Un liant innovant à base de déchets de construction, à l'empreinte carbone significativement réduite.

L'impact environnemental du secteur de la construction devient une préoccupation majeure de la population. Une réponse ambitieuse, à la hauteur de ces enjeux, doit être apportée afin d'une part de réduire drastiquement la consommation de CO₂ et d'énergie, et d'autre part de préserver les ressources et matières premières. C'est dans cet objectif qu'Oxara a développé Oxacrete® Oulesse. Un nouveau liant sans ciment pour la fabrication de matériaux de construction, pouvant être mis en œuvre à l'échelle industrielle, voit le jour.

La spin-off de l'EPFZ Oxara développe depuis 2019 des additifs et des liants innovants pour l'industrie du bâtiment.

Parce que la fabrication du ciment repose sur la production de clinker, hautement énergivore et émettrice de CO₂, Oxara a décidé d'y renoncer totalement dans la production de son liant.

Jusqu'à ce jour, 3 additifs minéraux brevetés étaient disponibles sur le marché, permettant de transformer les matériaux d'excavation argileux en produits de construction durables.

Leur finalité: utiliser les ressources de manière efficace et circulaire dans le monde entier.

L'équipe d'Oxara a maintenant élargi la gamme de ses produits avec le liant sans ciment Oxacrete® Oulesse. Celui-ci permet de remplacer le ciment traditionnel dans de nouvelles applications, en complément de celles permises jusqu'alors avec les produits existants chez Oxara. En effet, les tests en laboratoire ont démontré que les bétons à base d'Oxacrete® Oulesse atteignent des résistances de 25 MPa et sont résistants à l'eau. Cela ouvre le champ des possibles comme la réalisation de fondations, de murs porteurs et autres éléments structurels. Oxacrete® Oulesse permet d'une part, d'économiser jusqu'à 80% des émissions de CO₂ par tonne de liant par rapport au ciment et d'autre part, d'accentuer le principe d'économie circulaire par sa composition, constituée en grande partie de matériaux de démolition concassés.

Ce progrès est d'une importance capitale pour l'industrie de la construction. À présent, Oxara, en collaboration avec ses partenaires, Marti Construction SA en Suisse



L'Oxacrete® Oulesse permet de réduire jusqu'à 80% l'impact CO₂ par tonne de liant.

Romande, teste le liant et les produits finis à base d'Oxacrete® Oulesse à l'échelle industrielle.

Le liant Oxacrete® Oulesse peut constituer une étape importante et ouvrir la voie à un avenir plus vert et circulaire dans le secteur de la construction.



Oxacrete® Oulesse est composé en grande partie de matériaux de démolition recyclés et favorise l'économie circulaire.

oxacrete®
OULESSE

- 0% ciment
- Jusqu'à 80% de réduction de CO₂
- Circulaire
- Pas de processus de combustion à forte consommation d'énergie
- Réutilisation de matériaux de démolition issus de l'industrie du bâtiment
- Nombreux domaines d'application jusqu'à 25 MPa

Questions à propos de Oulesse:
oulesse@oxara.ch

Demandes média:
media@oxara.ch



oxara

Marti Construction SA



Des rencontres guidées par la foi

RELATIONS Tandis que sur les applications de «dating», on se zappe d'un coup de doigt sur des critères souvent physiques, les prises de contact basées sur une religion commune reprennent du galon

LUCAS VUILLEUMIER, PROTESTINFO

«Depuis mon divorce, la foi est revenue au centre de ma vie. Aujourd'hui, rencontrer quelqu'un qui n'aurait pas les mêmes valeurs spirituelles que moi aurait peu de sens», relève Aline*, quadra neuchâteloise. Désireuse de refaire sa vie, cette protestante réformée et mère de deux enfants vient de s'inscrire à une soirée de «spi-dating», qui aura lieu le 6 mai au caveau du château de Colombier (NE). Organisé par l'Eglise réformée évangélique du canton de Neuchâtel (EREN) et l'association chrétienne LGBTQ+ Arc-en-ciel, cet événement, qui sera donné «dans un cadre intime, romantique et musical», se veut une occasion de faire des rencontres entre personnes partageant un même socle chrétien. Il est ouvert à «toute personne, quelle que soit son orientation sexuelle ou affective».

«Il est normal que des individus aient envie, dans le cadre d'une rencontre amoureuse, que leurs spiritualités respectives se rejoignent», commente Nicole Rochat, initiatrice de la soirée. Selon cette pasteur, sexologue et thérapeute de couples, «la spiritualité joue bien souvent un rôle dans la vie au quotidien et dans certains choix de vie, en même temps qu'elle impose parfois certaines priorités». Dès lors, «le fait que deux êtres se retrouvent sur ce plan-là permet un vivre-ensemble plus harmonieux, et participe parfois aussi à ce que ces personnes se plaisent».

Selon la ministre, cette soirée répond à un vrai besoin. «Les algorithmes sur les sites ou applications de rencontres se servent très peu de la composante religieuse afin de rapprocher les profils d'utilisateurs, poursuit Nicole Rochat. Certains sites ne demandent d'ailleurs même pas de renseigner ce critère.»

Fonder une famille traditionnelle

Conscients de l'existence de ce marché de niche, certains sites ont au contraire tablé sur cette attente. Theotokos, par exemple, qui se présente comme «le leader de la rencontre chrétienne», aide à la formation de couples de chrétiens depuis plus de dix-huit ans. Fort de 400000 inscrits, Theotokos en comptait 100000 de moins en 2019.

Créé par Olivier Orna, un catholique formé au marketing et à l'ad-

ministration d'entreprise, ce site payant a totalisé plus de 1,7 million de sessions actives depuis la France en 2022, et 35947 depuis la Suisse. Et s'il peut se vanter d'être à l'origine de plus de 2000 mariages, Theotokos, en plus de son activité en ligne, organise des sorties pour célibataires chrétiens, entre journées de randonnée ou soirées bowling à travers l'Hexagone. Environ 3000 personnes auraient déjà pris part à ces temps de rencontre.

«Au moment de l'inscription, notre questionnaire demande notamment aux utilisateurs de se positionner sur leur confession, tout comme sur leur rapport au sport ou aux médias», explicite Olivier Orna, qui constate que la majorité des abonnés de Theotokos partagent le projet de se marier et de fonder «une famille traditionnelle», le site n'étant pas prévu pour des profils LGBTQ+. «Cela irait contre nos convictions théologiques, étant donné que le mariage homosexuel n'est pas célébré dans l'Eglise catholique.»

«Que leurs parents puissent s'entendre importe beaucoup à nos abonnés»

LAOUARI MEDJEUR, CRÉATEUR DE LA PLATEFORME MEKTOUBE

Même son de cloche chez le Bordelais Guiral Ferrieu, PDG de Heavn, une société fondée en 2019, qui exploite une application de rencontres du même nom. Sur Heavn, dont l'utilisation est gratuite – et où 50000 Français sont inscrits, contre 4000 Romands – il s'agit de faire connaissance avec trois profils de chrétiens de sexe opposé par jour, selon leur rapport à la foi et leur proximité géographique. Une sorte de «Tinder chrétien». «Nous devons en être à 200 mariages», se réjouit Guiral Ferrieu. Selon lui, les utilisateurs «ont envie de partager une même foi en Jésus-Christ et surtout de pouvoir la transmettre à leurs futurs enfants».

«Nous n'avons parfois même pas besoin de nous consulter», s'émerveille Anna Alves, trentenaire à la tête d'une agence de communication vivant à Cannes, et qui a rencontré son mari Johan, contrôleur de gestion du même âge, grâce à l'application



(OLIVIER PLOUX POUR LE TEMPS)

Heavn. «Nous comptons avoir des enfants, et je sais que nous aurons les mêmes principes éducatifs grâce à nos valeurs chrétiennes», assure celui-ci.

Une reproduction sociale «classique»

Les chrétiens ne sont d'ailleurs pas les seuls à nourrir l'envie de se rencontrer entre croyants. Les musulmans bénéficient aussi d'une large offre sur la Toile,

dont le célèbre Mektoubé, créé en 2006. Quatrième site de rencontres français, le géant Meetic trustrant la première place, le site musulman totalise près de cinq millions d'inscrits, et en compte un peu moins de 100000 en Suisse. «Partager les mêmes coutumes, vouloir le même mariage, et que leurs parents puissent s'entendre importe beaucoup à nos abonnés», assure Laouari Medjeur, son créateur.

Pour Eric Widmer, sociologue à l'Université de Genève et spécialiste des dynamiques familiales, «le fait que des sites de rencontres spécialisés existent n'a rien d'étonnant». Selon lui, ces derniers mettent en place «des stratégies sociologiques plutôt classiques». Jusqu'à favoriser l'entre-soi culturel? «Les couples ont toujours eu tendance à se former selon des principes d'homophilie [fréquentation de ses

semblables, ndlr] et d'homogamie [mariage au sein d'un même groupe social, ndlr], et le partage de mêmes normes sociales.» De la «reproduction sociale» qui, pour Catherine Solano, médecin et sexologue française, n'est pas surprenante non plus. «De la même façon, les riches se marient plutôt entre riches.»

Catherine Solano, qui travaille en tant qu'experte pour la moulture belge de l'émission *Mariés au premier regard*, insiste d'ailleurs sur l'importance du partage d'idéaux communs. «Les valeurs que portent les candidats sont primordiales, et comptent d'ailleurs bien souvent plus que l'attraction physique». Dans ce programme télévisé, des couples se marient sans se connaître selon un fort taux de compatibilité établi par des tests psychologiques poussés. «On n'a encore jamais vu des gens aux valeurs différentes former un couple aimant et durable», ajoute-t-elle.

Permettre aux minorités de genre de se rencontrer

Mais ce point commun autour de la religion est-il vraiment nécessaire en amour? Pour les spécialistes, il est en effet difficile de mettre sa foi de côté au cœur de la relation. Ainsi en témoigne Anna Alves, qui confie avoir «tenté de faire connaître le Christ à un homme. Cela n'a pas marché. Avec ce non-croyant, je m'éloignais de Dieu, et je fréquentais moins souvent mon église, ce qui me rendait malheureuse.» La Neuchâteloise Aline avoue elle aussi avoir «essayé de convaincre» un homme, et s'être fait «rembarrer» à chaque fois. «A l'époque, je me suis donc mise à garder ma croyance pour moi, en la rendant presque secrète. Je ne veux plus de ça, je veux la partager», affirme-t-elle.

Pour Olivier Orna, créateur de Theotokos, les sites pour croyants sont enfin une manière de se rencontrer «sans jugement, dans une société passablement sécularisée où la foi peut être mal vue». Ce qu'atteste Eric Widmer: «De la même façon qu'une application pourrait aider des personnes issues d'une minorité de genre à se rencontrer entre elles, le web permet aux croyants de se retrouver plus facilement, à l'heure où les normes de notre société n'imposent plus de s'impliquer dans une communauté religieuse.» ■

* Prénom d'emprunt

A Lausanne, le retour du bon vivant Ton Koopman

CLASSIQUE Le Néerlandais est réapparu à la tête de l'Orchestre de chambre de Lausanne, qu'il a dirigé comme chef invité dans les années 2000. Un joyeux programme Bach et Haydn, repris hier soir

JULIAN SYKES

Toujours ce même sourire, toujours cette même jovialité. Ton Koopman est apparu fidèle à lui-même pour ses retrouvailles avec l'Orchestre de chambre de Lausanne (OCL) mercredi soir à la Salle Métropole de Lausanne. Le chef néerlandais laisse des beaux souvenirs en tant que principal chef invité de l'OCL dans les années 2000. Il a choisi deux compositeurs qui lui sont chers – Bach et Haydn – pour son concert d'abonnement repris ce soir. Des œuvres solaires,

un programme qui vous remonte le moral en période de morosité ambiante!

Soliste dans un concerto pour orgue

Le bientôt octogénaire dirige d'un élan juvénile la *4e Suite d'orchestre en ré majeur* de Bach. Il fait bondir les rythmes pointés dans la première partie de l'*Ouverture*, suivie d'une seconde partie à l'écriture rapide et fugue. Il imprime aux phrases musicales des courbes dynamiques parfois comparables à des soufflets – une esthétique qui a prévalu chez les «baroqueux» dans les années 1980 et 1990. On aime cette façon de diriger avec franchise et bon sens sans trop se prendre la tête.

Il faut dire que cette *4e Suite* est un régal en matière de festolement sonore. Les parties virtuoses de trompettes, de

hautbois et le basson solo (celui-ci étant très sollicité dans la *Bourrée II*) illuminent la partition entière. Les cordes agiles et stylées de l'OCL sont emmenées

Les parties virtuoses de trompettes, de hautbois et le basson solo illuminent la partition entière

par un excellent nouveau premier violon solo, Clémence de Forceville. Cette *4e Suite* culmine dans une *Réjouissance* animée, aux rythmes irréguliers et aux phrases à la découpe asymétrique.

Ton Koopman s'assied par la suite au clavier d'un orgue positif – le visage face au public, entouré de ses musiciens – pour interpréter le *Concerto pour orgue no 1* de Haydn. Il entame alors un dialogue courtois avec l'orchestre; sa partie d'orgue est truffée d'ornements et de fioritures dans un style typiquement galant. Assis juste à côté de lui, l'accordeur du soliste tourne les pages et actionne des taquets pour changer les registres de l'orgue positif, cela parfois à quelques secondes d'intervalle. Ton Koopman joue en bis une *Sonate pour clavier* de Scarlatti.

Un concert de percussions digne d'un défilé militaire

Plus consistante, la *100e Symphonie* (dite «militaire»), de Haydn fait valoir le jeu très stylé de l'OCL. A nouveau, le chef

néerlandais s'appuie sur le rythme pour faire avancer la musique. Trois percussionnistes surgissent soudain comme de nulle part au beau milieu du deuxième mouvement. On assiste alors à un concert de triangle, de cymbales et de grosse caisse: des «percussions turques» dignes d'un défilé militaire. Les tempi sont judicieusement choisis.

Après un *Menuet* enlevé, Ton Koopman empoigne le *Presto* final de manière pas trop survoltée et effrénée – une tentation chez des chefs et cheffes qui veulent donner l'impression de dynamisme. Au total, une belle soirée livrée avec un enthousiasme communicatif par ce chef décidément bon vivant. ■

Prochain concert d'abonnements de l'OCL: Salle Métropole, Lausanne, mercredi 10 et jeudi 11 mai à 19h30, avec le chef Hannu Lintu, la soprano Miina Liisa Värelä et la basse Mikhail Petrenko.

Le bibliste Daniel Marguerat déconstruit l'image rigoriste, sexiste et antijuive souvent prêtée à l'apôtre Saint Paul n'est pas celui qu'on croit

« ANNE-SYLVE SPRENGER, PROTESTINFO »

Publication » Figure incontournable du christianisme, Paul de Tarse a joué un rôle capital au I^{er} siècle dans la diffusion de ce qui n'était pas encore une religion. Si on lui doit la plupart des Epîtres du Nouveau Testament, qui posent les premières bases de la théologie chrétienne, l'apôtre pâtit cependant d'une fort mauvaise réputation. Tour à tour, on le dit colérique, doctrinaire ou encore hostile tant aux femmes qu'aux juifs.

Une caricature que déconstruit aujourd'hui l'historien et bibliste Daniel Marguerat dans l'ouvrage *Paul de Tarse, l'enfant terrible du christianisme*¹. De son rôle de persécuteur des premiers chrétiens à sa position de formateur des toutes jeunes communautés, en passant par son éclatante conversion sur le chemin de Damas, il retrace le parcours d'un homme saisi littéralement par la grâce de Dieu à l'endroit de tous les hommes.

L'apôtre Paul n'est de loin pas une figure inconnue du christianisme, or il n'en est pas moins méconnu, écrivez-vous.

Daniel Marguerat: Effectivement, si Paul est une des figures les plus célèbres du christianisme, il reste mal compris, car nous le lisons filtré par deux millénaires de tradition. Or au cours de ces deux mille ans se sont accumulées des caricatures qui le présentent comme antiféministe, colérique, doctrinaire, intransigeant, et même antisémite. C'est ce que j'appelle le «Paul de seconde main».

Ce livre s'apparente-t-il donc à une tentative de réhabilitation?

J'ai voulu lui rendre justice en revenant à ses écrits, et pour aller au-delà des caricatures. Pour comprendre sa pensée, il fallait aussi croiser ses écrits avec sa vie, car derrière tout écrit il y a toujours un être qui saigne, qui souffre, qui désire, qui milite... J'ai donc relu Paul à partir de la vie tourmentée qui fut la sienne, une vie difficile et périlleuse de missionnaire.

Quel visage avez-vous alors découvert?

Nous considérons souvent Paul comme un héros solitaire, or j'ai découvert à quel point c'était un homme de contact et de réseau. J'ai dénombré dans ses écrits 43 noms de collaborateurs et de



L'apôtre Paul, huile sur toile de Rembrandt (vers 1633). Musée d'histoire de l'art de Vienne

collaboratrices, dont 21 femmes. Il a non seulement créé un réseau de communautés qui s'étend sur des milliers de kilomètres carrés; il a aussi formé nombre de collaborateurs et collaboratrices qui ont poursuivi, après sa mort, cette entreprise missionnaire impressionnante.

Qu'en est-il de son rapport aux femmes?

En revenant à ses écrits, j'ai constaté à quel point l'accusation d'antiféminisme était tout simplement fautive. Evidemment, Paul n'est pas un féministe au sens moderne du terme. Il a cependant joué un rôle de pionnier, en créant des communautés religieuses dans les-



«Paul était un homme de contact et de réseau»

Daniel Marguerat

quelles hommes et femmes étaient à égalité de valeur et de droit. Les femmes chrétiennes avaient accès à des rôles qu'on dirait aujourd'hui ministériels. Plus largement, il est le seul, dans le monde du premier siècle, à mettre sur pied des communautés religieuses dans lesquelles tous les baptisés avaient égalité de valeur.

Paul a pourtant la réputation d'être également antijuif...

Si la tradition a fait de Paul l'antijuif de service, celui-ci n'a pourtant jamais estimé sortir du judaïsme. Pour lui, la tradition juive, celle du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, passe par la venue du Messie Jésus –

quand bien même on ne l'attendait pas ainsi, mort en croix. Le divorce entre christianisme et judaïsme ne s'est pas produit avant le II^e siècle, soit plus de cinquante ans après la mort de Paul. Du temps de l'apôtre, les deux religions n'étaient pas encore séparées.

Comment comprendre que son image ait été autant déformée?

La première raison est qu'on a lu Paul au travers de sa réception. Or, il y a eu méprise sur les textes. Contrairement aux idées reçues, ce qu'on appelle les épîtres pastorales – les deux épîtres à Timothée et l'épître à Tite – n'ont pas été écrites par Paul, mais par ses disciples, une trentaine d'années

après sa mort. Or, ces épîtres pastorales durcissent le ton, notamment en ce qui concerne les femmes. Elles, et non l'apôtre, sont antiféministes. La deuxième raison est que le patriarcalisme de la société s'est saisi de Paul en ne citant que des versets appuyant leur position sur le sujet. De même, les Pères de l'Eglise ont brandi ses écrits dans une campagne antijuive.

Quelle était la perception qu'en avaient ses contemporains?

Paul est une personnalité polarisante. Il est passionné, entièrement engagé dans ce qu'il fait. Il met autant de force et d'énergie à être le diffuseur de l'Evangile qu'il l'était auparavant à défendre la doctrine pharisienne. Paul a été, déjà au premier siècle, l'apôtre le plus adulé et le plus détesté. Il a été encensé par les collaborateurs qu'il a formés, qui ont rassemblé ses épîtres et maintenu son héritage. Mais aussi le plus détesté, déjà de son vivant, notamment par l'Eglise de Jérusalem, entraînée par Jacques, frère du Christ, qui a développé une contremission dans les communautés pauliniennes.

Vous-même, vous en parlez comme de «l'enfant terrible du christianisme», pour quelles raisons?

C'est un théologien dérangeant, parce qu'il pense l'identité chrétienne avec tellement de force, tellement de radicalité, qu'il vient réveiller la conscience chrétienne. Il dérange un christianisme endormi. Il n'est cependant ni moralisateur, ni doctrinaire. On lui a soumis de nombreux cas de désaccords, de conflits moraux ou doctrinaux; jamais il ne tranche en disant «c'est ainsi et pas comme ça». Il appelle toujours au discernement, à partir de la nouvelle identité que le Christ nous donne.

Et que nous enseigne-t-elle précisément?

Pour Paul, la personne croyante vit d'un don inouï: l'accueil que Dieu lui réserve, un accueil inconditionnel. En se fondant sur ce don, nous pouvons nous ouvrir à l'autre et trouver avec lui une manière de gérer nos désaccords. Autrui n'est plus un danger, mais un être à reconnaître dans sa différence. Non, décidément, Paul n'est pas un homme du passé. Il ouvre un avenir dans une société fermée et intolérante. »

¹ Daniel Marguerat, *Paul de Tarse, l'enfant terrible du christianisme*, Ed. du Seuil, 2023.

Une étude révèle le vrai visage de la pauvreté

ATD Quart Monde » «Une expérience de violence qui continue.» Tel est le principal sentiment des personnes démunies en Suisse face aux institutions.

«On me demande de prouver que je suis capable de réveiller mes deux filles à l'heure pour l'école, alors qu'elles sont en foyer et que je ne les ai que le week-end et les vacances», relève Andréa Saffore. La jeune femme en situation de précarité a participé à l'élaboration du projet de recherche mené par ATD Quart Monde de

2019 à 2023. Les résultats ont été présentés cette semaine à Berne.

L'expérience d'Andréa, confinant à l'absurde, est loin d'être exceptionnelle. Le terme de «dysfonctionnement» revient ainsi régulièrement dans le rapport de l'organisation de lutte contre la pauvreté et l'exclusion, basée à Treyvaux.

Le rapport dénonce principalement l'inadaptation des structures en Suisse, qui ont plus pour effet «d'enfoncer» les personnes précarisées que de leur appor-

ter une véritable assistance. «Une manipulation institutionnelle qui nous amène à ne plus être nous-mêmes», déplore Alain Meylan, autre coauteur du rapport présenté devant 200 personnes au Théâtre national de Berne. L'événement a été marqué par la présence de la conseillère fédérale Elisabeth Baume-Schneider. La responsable de l'Office fédéral de la justice, qui a soutenu l'étude, a mis en avant que la première chose à faire pour lutter contre la pauvreté était de «la reconnaître et de la nommer».

Le rapport déplore que les personnes en situation de pauvreté ne soient pas associées à l'élaboration des lois et que les règles soient établies dans l'ignorance de ce qu'elles vivent réellement. Il en résulte un recours aux stéréotypes et le développement d'une image négative de ces personnes. Elles sont souvent jugées responsables de leur situation. La «pauvreté persistante», transmise de génération en génération, est aussi mise en lumière. En Suisse, 745 000 personnes étaient concernées par la pauvreté en 2021. » CATH.CH

CHATGPT

UNE NOUVELLE RELIGION

L'écrivain américain Hugh Howey a incité ChatGPT à inventer une nouvelle religion. L'agent conversationnel en ligne a rendu une réponse très complète, avec à la clé «dix commandements». «L'harmonisme» possède au moins deux adeptes: l'écrivain Hugh Howey et son épouse, qui s'identifient comme adeptes de la nouvelle religion. CATH.CH

Il y a 100 ans, la bonne parole prenait son envol à la radio

Le premier culte radiodiffusé de Suisse a passé sur les ondes le 18 mai 1923, depuis l'émetteur de l'aérodrome de Cointrin. Pour la messe, les auditeurs catholiques attendront 1940.

1923

Anne-Sylvie Sprenger *Protestinfo*

C'est depuis la piste de l'aérodrome de Cointrin que l'histoire du culte radio en Suisse a pris son envol, le 18 mai 1923. Installé pour assurer la communication avec les avions, l'émetteur éveille immédiatement d'autres aspirations. Dès le début des années 1920, une poignée de passionnés se rassemblent en clubs de radioamateurs pour se livrer à différentes expériences avec ce qui n'est encore qu'un média expérimental.

Ainsi, lorsque le pasteur genevois Raoul Dardel, par ailleurs président de la section genevoise du Radio Club Suisse, apprend qu'un émetteur est installé dans son canton - le premier émetteur avait été mis en service sept mois plus tôt à Lausanne -, il saisit immédiatement l'opportunité de diffuser, sur ces ondes nouvelles, la parole de l'Évangile. Retransmis depuis la minuscule Maison de la radio sur la piste de Cointrin, le programme d'une quarantaine de minutes comprend des lectures de la Bible, la prédication ainsi que des prières.

«Les protestants se sont très vite emparés de ce nouveau média, si bien que l'histoire des cultes radiodiffusés est aussi longue que celle de la radio», expose l'historienne des médias Marie Sandoz. En janvier 1924, en effet, l'expérience est renouvelée sur le territoire vaudois, depuis l'émetteur du Champ-de-l'air, construit pour les besoins de la ligne d'aviation Paris-Lausanne, assurée depuis l'aéroport de la Blécherette. «Ce deuxième culte, conduit par le pasteur Jules Amiguet, lance la diffusion régulière de ces cérémonies dominicales», précise l'historienne. À Genève, le rendez-vous devient à son tour hebdomadaire dès 1925.

Des contenus «édifiants»

«C'est sous l'impulsion d'amateurs et d'initiatives privées que les autorités suisses ont accordé, dès janvier 1923, leur feu vert aux essais radiophoniques pour de l'information et du divertissement», retrace François Vallotton, historien des médias à l'Université de Lausanne. Près d'une décennie de liberté quasi totale, avant que les sociétés locales de radiodiffusion ne doivent céder la place, en 1931, à la nouvelle Société suisse de radiodiffusion (SSR), plus apte à gérer la coordination au niveau national.

«Parallèlement à son monopole, celle-ci reçoit un mandat général - qu'on appelle de service public dès 1931 - d'éducation et d'éducation. Si on ne veut en aucun cas d'une radio de divertissement à l'américaine, le cahier des charges est âprement discuté avec les éditeurs de presse, qui craignent la concurrence potentielle de la radio sur le terrain de l'information.»

Fort limité du côté de l'actualité - «pas plus de deux ou trois bulletins d'infos fournis par l'Agence télégraphique suisse (ATS) par jour» - le nouveau média s'épanouit alors dans les champs éducatif, culturel et spirituel. «C'est dans ce cadre-là que le culte protestant comme toutes les émissions religieuses vont disposer dès le départ d'une place privilégiée sur les ondes», analyse encore l'historien. «Dans la concession de la SSR de 1931, les Églises sont même les



Culte radiodiffusé transmis du temple du Mont-sur-Lausanne avec le prédicateur Eric Junod. FONDS CIRIC J.-C. GADMER

seules institutions à être nommées», formule à son tour Marie Sandoz.

Une évidence toute protestante

Si la retransmission de cultes à la radio semble être apparue comme une évidence chez les protestants romands, l'idée d'une messe radiodiffusée a été bien plus compliquée à faire admettre du côté catholique. «Les réticences ont été très fortes du côté du clergé, qui craignait notamment que les fidèles ne désertent les paroisses par facilité ou paresse», explique André Kolly, producteur pendant plus de trente ans des messes et célébrations œcuméniques à la Radio télévision suisse romande.

«Cependant, dès 1926, apparaissent sur les ondes des «causeries catholiques», soit une conférence d'un membre de l'évêché.» Et d'ironiser: «En terres réformées, il n'est d'ailleurs pas rare de voir cette émission religieuse sous le titre de «culte catholique!»

De son côté, le pasteur genevois Vincent Schmid, rompu à l'exercice du culte radio en tant que pasteur de la cathédrale Saint-Pierre, explique ce temps de méfiance par une différence toute théologique. «Tandis que pour les catholiques, la messe est avant tout liée aux sacrements (dont la communion et la bénédiction), le culte réformé est quant à lui centré sur la prédication, qui est précisément



La Maison de la radio à Genève en 1923, sur la piste de Cointrin.

RTS PHOTO HELIOS ARCHIVES RTS



Culte pour Pâques à Villeneuve, le 2 avril 1961.

du domaine de la parole, plus enclin à être partagé par ce média.»

Entre innovations et attente

Les premiers cultes radiodiffusés se font dans l'intimité d'un studio, avec un pasteur souvent bien seul derrière son micro. Mais l'envie de sortir prendre du son à l'extérieur ne manque pas de titiller les techniciens. André Kolly aime à rappeler cette anecdote rocambolesque survenue lors de l'enregistrement du premier culte radio en extérieur en 1926. «Toujours inventif, le technicien Roland Pièce (*ndlr: pionnier de la radio en Suisse romande*) avait demandé au pasteur de Bex de venir célébrer son

culte de la mi-été sur le plateau d'Anzeindaz. Or ce dernier a loupé le train», raconte-t-il. «Pour s'en sortir, il a affublé les enfants d'une colonie de vacances de cloches autour du cou et il les a fait tourner autour du chalet pour pouvoir s'excuser du retard à l'antenne pour cause de déplacement du troupeau.»

Tandis que les pasteurs réformés s'essaient sur ce nouveau terrain de prédication radiodiffusée, les catholiques romands se branchent dès 1936 sur Radio Luxembourg pour écouter «leur» messe. En France, la première messe radio a été inspirée par l'audition inopinée d'un culte, qui pourrait d'ailleurs fort probablement avoir été diffusé depuis Genève. «Alors qu'il est hospitalisé, le jeune abbé Jean Thurrel capte un culte «qui n'est pas de sa religion (*sic*)», relate André Kolly. «Sa santé recouvrée, il se lancera dans la création d'une radio catholique... pour les malades.»

«Dans la concession de la SSR de 1931, les Églises sont même les seules institutions à être nommées.»

Marie Sandoz, historienne des médias

Au pays de la laïcité, cependant, la messe de Radio-Paris sera bientôt interdite, les catholiques français redirigés à leur tour sur la fréquence de Radio Luxembourg et sa désormais fameuse «messe des malades».

Une messe au nom des malades

La situation bascule avec la Seconde Guerre mondiale et la mise hors service par les Allemands des systèmes de communication. Frustrés par le silence de Radio Luxembourg, les catholiques romands se mobilisent, notamment avec l'intervention d'associations de malades, pour faire flancher les anciennes objections, au printemps 1940, en faveur d'une «messe pour les malades».

Cultes et messes sont depuis devenus de réelles institutions dans le paysage médiatique de notre pays. «Pendant la Seconde Guerre mondiale, les Églises étaient d'ailleurs les seules à ne pas devoir soumettre leurs textes à la censure préalable», rapporte Marie Sandoz.

«Au cours des années, le culte et la messe radio se sont encore perfectionnés, avec des prédicateurs de qualité, des apports musicaux importants et également des ouvertures sur le monde», commente André Kolly, évoquant tout particulièrement «les duplex instaurés avec des pays lointains par Michel Kocher, directeur du service protestant Médias-pro», ou encore les lignes téléphoniques ouvertes après la messe. «Il y a toujours eu des initiatives pour aller un peu plus loin, pour solliciter l'auditeur d'une autre manière», conclut-il. Et son confrère Michel Kocher d'appeler les Églises à un certain réveil: «Elles n'ont pas réalisé que c'est un véritable «objet médiatique», qui mérite bien plus d'attention et de soutien de leur part. C'est un pilier de la présence protestante en Suisse romande. Si l'Église réformée de Suisse romande n'existe pas dans la réalité institutionnelle (*ndlr: puisqu'elles sont cantonales*), elle existe de facto dans la réalité médiatique. Un capital à ne pas négliger.»

Dimanche 14 mai: culte à 10 h, au temple de Morges, retransmis en direct sur Espace 2 et RTS 2.

Qui sont ceux qui suivent le culte sur la RTS aujourd'hui?

Liliane Blanc, 77 ans, Vully

«À l'époque, un pasteur passait souvent me rendre visite. Aujourd'hui, comme ça n'est plus le cas, le culte radio est d'une grande aide pour moi», confie Liliane Blanc. Cette habitante de Vully (FR), âgée de 77 ans, est atteinte d'une maladie auto-immune qui la fatigue trop pour qu'elle puisse se rendre au temple. «Chaque dimanche, j'écoute ma radio avec une bible à portée de main. Je note certains passages et en parle ensuite avec des amis, qui sont aussi de fidèles auditeurs.»

Arlette Baertschi, 87 ans, Bernex (GE)

Pour Arlette Baertschi, 87 ans, le culte radio est une réelle compagnie. «Cela me rappelle chaque dimanche la présence de Dieu dans ma vie. Cette prédication qui vient à moi, c'est très important pour entretenir ma foi», confie

cette ancienne secrétaire qui vit à Bernex (GE).

Sylvie Arnaud, 53 ans, Yverdon

«On parle de fidèles pour les paroissiens... Moi, je suis une fidèle du culte radio!» relève Sylvie Arnaud. La présidente du Synode de l'Église réformée vaudoise, domiciliée à Yverdon, «aime découvrir les différents styles des intervenants» et écoute le culte en podcast. «Pendant mon écoute, j'occupe ainsi mes mains à des activités routinières. Quant à la prédication, je l'écoute souvent deux fois.»

Elisabeth Barraud-Chappuis, 86 ans, Lausanne

«J'ai entendu un bruit bizarre, et puis ma radio n'a plus jamais voulu fonctionner!» se désole Elisabeth Barraud-Chappuis, 86 ans. La Lausannoise nous confie devoir absolument

racheter un nouveau poste avant dimanche, car pour elle, «le culte radio est vital». Avouant noter les passages bibliques lus à l'antenne, cette dernière les relit alors paisiblement pendant la semaine.

Jean-Jacques Renaud, 95 ans, Lausanne

Jean-Jacques Renaud, ancien ingénieur électricien lui aussi domicilié à Lausanne, aime avant tout les chants proposés par l'émission centenaire. À l'époque très engagé au sein de la paroisse de Bellevaux, dont il a fait partie du conseil, ce veuf âgé de 95 ans, qui a trop de peine à se déplacer chaque dimanche, se dit «reconnaissant envers ceux qui rendent ces transmissions possibles».

Propos recueillis par Lucas Vuilleumier

Notre histoire

Il y a 100 ans, la bonne parole prenait son envol à la radio

Le premier culte radiodiffusé de Suisse a été diffusé sur les ondes le 18 mai 1923, depuis l'émetteur de l'aérodrome de Cointrin. La messe ne sera diffusée qu'en 1940.

1923

Anne-Sylvie Sprenger *Protestinfo*

C'est depuis la piste de l'aérodrome de Cointrin que l'histoire du culte radio en Suisse a pris son envol, le 18 mai 1923. Installé pour assurer la communication avec les avions, l'émetteur éveille immédiatement d'autres aspirations. Dès le début des années 1920, une poignée de passionnés se rassemblent en clubs de radioamateurs pour se livrer à différentes expériences avec ce qui n'est encore qu'un média expérimental.

Ainsi, lorsque le pasteur genevois Raoul Dardel, par ailleurs président de la section genevoise du Radio Club Suisse, apprend qu'un émetteur est installé dans son canton - le premier émetteur avait été mis en service sept mois plus tôt à Lausanne - il saisit immédiatement l'opportunité de diffuser, sur ces ondes nouvelles, la parole de l'Évangile. Retransmis depuis la minuscule Maison de la radio sur la piste de Cointrin, le programme d'une quarantaine de minutes comprend des lectures de la Bible, la prédication ainsi que des prières.

«Les protestants se sont très vite emparés de ce nouveau média, si bien que l'histoire des cultes radiodiffusés est aussi longue que celle de la radio», expose l'historienne des médias Marie Sandoz. En janvier 1924, en effet, l'expérience est renouvelée sur le territoire vaudois, depuis l'émetteur du Champ-de-l'air, construit pour les besoins de la ligne d'aviation Paris-Lausanne, assurée depuis l'aéroport de la Blécherette. «Ce deuxième culte, conduit par le pasteur Jules Amiguet, lance la diffusion régulière de ces cérémonies dominicales», précise l'historienne. À Genève, le rendez-vous devient à son tour hebdomadaire dès 1925.

Des contenus «édifiants»

«C'est sous l'impulsion d'amateurs et d'initiatives privées que les autorités suisses ont accordé, dès janvier 1923, leur feu vert aux essais radiophoniques pour de l'information et du divertissement», retrace François Vallotton, historien des médias à l'Université de Lausanne. Près d'une décennie de liberté quasi totale, avant que les sociétés locales de radiodiffusion ne doivent céder la place, en 1931, à la nouvelle Société suisse de radiodiffusion (SSR), plus apte à gérer la coordination au niveau national.

«Parallèlement à son monopole, celle-ci reçoit un mandat général - qu'on appelle de service public dès 1931 - d'éducation et d'éducation. Si on ne veut en aucun cas d'une radio de divertissement à l'américaine, le cahier des charges est âprement discuté avec les éditeurs de presse, qui craignent la concurrence potentielle de la radio sur le terrain de l'information.»

Fort limité du côté de l'actualité - «pas plus de deux ou trois bulletins d'infos fournis par l'Agence télégraphique suisse (ATS) par jour» - le nouveau média s'épanouit alors dans les champs éducatif, culturel et spirituel. «C'est dans ce cadre-là que le culte protestant comme toutes les émissions religieuses vont disposer dès le départ d'une place privilégiée sur les ondes», analyse encore l'historien. «Dans la concession de la SSR de 1931, les Églises sont même les seules ins-



Culte radiodiffusé transmis du temple du Mont-sur-Lausanne avec le prédicateur Eric Junod. FONDS CIRIC J.-C. GADMER

titutions à être nommées», formule à son tour Marie Sandoz.

Une évidence toute protestante

Si la retransmission de cultes à la radio semble être apparue comme une évidence chez les protestants romands, l'idée d'une messe radiodiffusée a été bien plus compliquée à faire admettre du côté catholique. «Les réticences ont été très fortes du côté du clergé, qui craignait notamment que les fidèles ne désertent les paroisses par facilité ou paresse», explique André Kolly, producteur pendant plus de trente ans des messes et célébrations œcuméniques à la Radio télévision suisse romande.

«Cependant, dès 1926, apparaissent sur les ondes des «causeries catholiques», soit une conférence d'un membre de l'évêché.» Et d'ironiser: «En terres réformées, il n'est d'ailleurs pas rare de voir cette émission religieuse sous le titre de «culte catholique!»

De son côté, le pasteur genevois Vincent Schmid, rompu à l'exercice du culte radio en tant que pasteur de la cathédrale Saint-Pierre, explique ce temps de méfiance par une différence toute théologique. «Tandis que pour les catholiques, la messe est avant tout liée aux sacrements (dont la communion et la bénédiction), le culte réformé est quant à lui centré sur la prédication, qui est précisé-



La Maison de la radio à Genève en 1923, sur la piste de Cointrin.

RTS PHOTO HELIOS ARCHIVES RTS



Culte pour Pâques à Villeneuve, le 2 avril 1961.

ment du domaine de la parole, plus enclin à être partagé par ce média.»

Entre innovations et attente

Les premiers cultes radiodiffusés se font dans l'intimité d'un studio, avec un pasteur souvent bien seul derrière son micro. Mais l'envie de sortir prendre du son à l'extérieur ne manque pas de titiller les techniciens. André Kolly aime à rappeler cette anecdote rocambolesque survenue lors de l'enregistrement du premier culte radio en extérieur en 1926. «Toujours inventif, le technicien Roland Pièce (*ndlr: pionnier de la radio en Suisse romande*) avait demandé au pasteur de Bex de venir célébrer son culte de la mi-été sur le

plateau d'Anzeindaz. Or ce dernier a loupé le train». «Pour s'en sortir, il a affublé les enfants d'une colonie de vacances de cloches autour du cou et il les a fait tourner autour du chalet pour pouvoir s'excuser du retard à l'antenne pour cause de déplacement du troupeau.»

Tandis que les pasteurs réformés s'essaient sur ce nouveau terrain de prédication radiodiffusée, les catholiques romands se branchent dès 1936 sur Radio Luxembourg pour écouter «leur» messe. En France, la première messe radio a été inspirée par l'audition inopinée d'un culte, qui pourrait d'ailleurs fort proba-

«Dans la concession de la SSR de 1931, les Églises sont même les seules institutions à être nommées.»

Marie Sandoz

Historienne des médias

blement avoir été diffusé depuis Genève. «Alors qu'il est hospitalisé, le jeune abbé Jean Thurrel capte un culte «qui n'est pas de sa religion (*sic*)», relate André Kolly. «Sa santé recouvrée, il se lancera dans la création d'une radio catholique... pour les malades.»

Au pays de la laïcité, cependant, la messe de Radio-Paris sera bientôt interdite, les catholiques français redirigés à leur tour sur la fréquence de Radio Luxembourg et sa désormais fameuse «messe des malades».

Une messe au nom des malades

La situation bascule avec la Seconde Guerre mondiale et la mise hors service par les Allemands des systèmes de communication. Frustrés par le silence de Radio Luxembourg, les catholiques romands se mobilisent, notamment avec l'intervention d'associations de malades, pour faire flancher les anciennes objections, au printemps 1940, en faveur d'une «messe pour les malades».

Cultes et messes sont depuis devenus de réelles institutions dans le paysage médiatique de notre pays. «Pendant la Seconde Guerre mondiale, les Églises étaient d'ailleurs les seules à ne pas devoir soumettre leurs textes à la censure préalable», rapporte Marie Sandoz.

«Au cours des années, le culte et la messe radio se sont encore perfectionnés, avec des prédicateurs de qualité, des apports musicaux importants et également des ouvertures sur le monde», commente André Kolly, évoquant tout particulièrement «les duplex instaurés avec des pays lointains par Michel Kocher, directeur du service protestant Médias-pro», ou encore les lignes téléphoniques ouvertes après la messe. «Il y a toujours eu des initiatives pour aller un peu plus loin, pour solliciter l'auditeur d'une autre manière», conclut-il. Et son confrère Michel Kocher d'appeler les Églises à un certain réveil: «Elles n'ont pas réalisé que c'est un véritable «objet médiatique», qui mérite bien plus d'attention et de soutien de leur part. C'est un pilier de la présence protestante en Suisse romande. Si l'Église réformée de Suisse romande n'existe pas dans la réalité institutionnelle (*ndlr: puisqu'elles sont cantonales*), elle existe de facto dans la réalité médiatique. Un capital à ne pas négliger.»

Dimanche 14 mai: culte à 10 h, au temple de Morges, retransmis en direct sur Espace 2 et RTS 2

Qui sont les auditeurs du culte radiodiffusé d'aujourd'hui?

Arlette Baertschi, 87 ans, Bernex
Pour Arlette Baertschi, 87 ans, le culte radio est une réelle compagnie. «Cela me rappelle chaque dimanche la présence de Dieu dans ma vie. Cette prédication qui vient à moi, c'est très important pour entretenir ma foi», confie cette ancienne secrétaire qui vit à Bernex (GE).

Liliane Blanc, 77 ans, Vully (FR)
«À l'époque, un pasteur passait souvent me rendre visite. Aujourd'hui, comme ça n'est plus le cas, le culte radio est d'une grande aide pour moi», confie Liliane Blanc. Cette habitante de Vully (FR), âgée de 77 ans, est atteinte d'une maladie auto-immune qui la fatigue trop pour qu'elle puisse se rendre au temple. «Chaque dimanche, j'écoute ma radio avec une bible à portée de main. Je note certains passages et en parle ensuite avec

des amis, qui sont aussi de fidèles auditeurs.»

Sylvie Arnaud, 53 ans, Yverdon
«On parle de fidèles pour les paroissiens... Moi, je suis une fidèle du culte radiol!» relève Sylvie Arnaud. La présidente du Synode de l'Église réformée vaudoise, domiciliée à Yverdon, «aime découvrir les différents styles des intervenants» et écoute le culte en podcast. «Pendant mon écoute, j'occupe ainsi mes mains à des activités routinières. Quant à la prédication, je l'écoute souvent deux fois.»

Elisabeth Barraud-Chappuis, 86 ans, Lausanne
«J'ai entendu un bruit bizarre, et puis ma radio n'a plus jamais voulu fonctionner!» se désole Elisabeth Barraud-Chappuis, 86 ans. La Lausannoise nous confie devoir absolument

racheter un nouveau poste avant dimanche, car pour elle, «le culte radio est vital». Avouant noter les passages bibliques lus à l'antenne, cette dernière les relit alors paisiblement pendant la semaine.

Jean-Jacques Renaud, 95 ans, Lausanne

Jean-Jacques Renaud, ancien ingénieur électricien lui aussi domicilié à Lausanne, aime avant tout les chants proposés par l'émission centenaire. À l'époque très engagé au sein de la paroisse de Bellevaux, dont il a fait partie du conseil, ce veuf âgé de 95 ans, qui a trop de peine à se déplacer chaque dimanche, se dit «reconnaissant envers ceux qui rendent ces transmissions possibles».

Propos recueillis par Lucas Vuilleumier